



HAL
open science

Le quartier Bel Air à Eybens. Baromètre des Quartiers.

Paulette Duarte, Charlène Feige, Frank Léard, Emmanuel Boulanger, Barbara Michel

► **To cite this version:**

Paulette Duarte, Charlène Feige, Frank Léard, Emmanuel Boulanger, Barbara Michel. Le quartier Bel Air à Eybens. Baromètre des Quartiers.. 2013. halshs-00807473

HAL Id: halshs-00807473

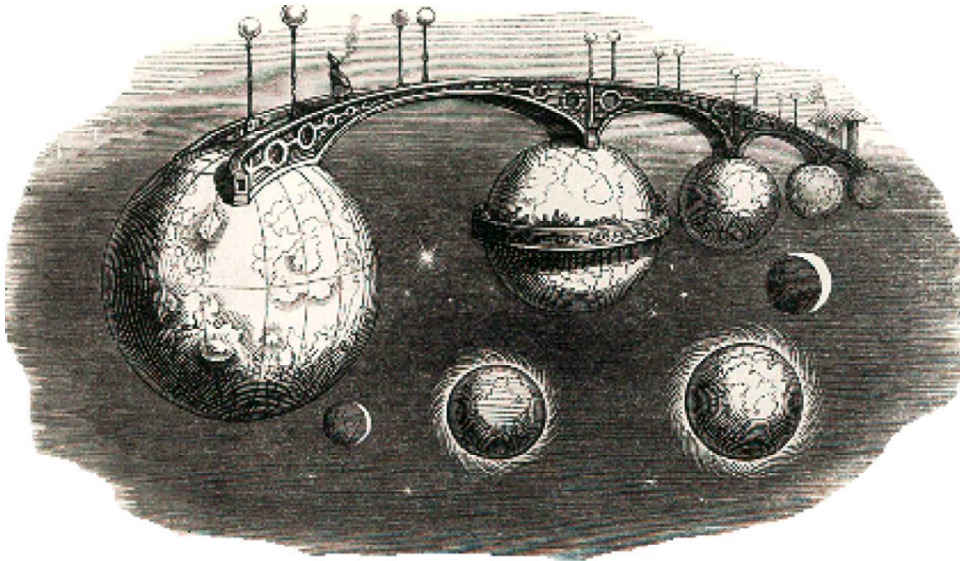
<https://shs.hal.science/halshs-00807473v1>

Submitted on 4 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Baromètre des Quartiers



LE QUARTIER BEL AIR A EYBENS

L'Équipe du Baromètre des Quartiers

Paulette DUARTE
Maître de Conférences
UMR PACTE - UPMF

paulette.duarte@upmf-grenoble.fr

Franck LEARD
Chargé de recherche
Chercheur EMC² Laboratoire de Sociologie de Grenoble - UPMF
frankleard@hotmail.com

Charlene FEIGE
Chercheur EMC² Laboratoire de Sociologie de Grenoble – UPMF
Chargé de recherche
charlene_feige@hotmail.com
et

Emmanuel BOULANGER
Chargé d'études
Agence d'Urbanisme de la Région Grenobloise
emmanuel.boulanger@aurg.asso.fr

Barbara MICHEL
Professeur de sociologie
Experte du BQ
EMC² Laboratoire de Sociologie de Grenoble – UPMF
barbara.michel@upmf-grenoble.fr

Table des matières

Introduction.....	4
1 - Rappel de la démarche du « Baromètre des quartiers »	4
Le dispositif de recherche de l'équipe du « baromètre des quartiers »	4
Les quatre phases importantes de l'étude	5
2 - Présentation de l'étude du quartier Bel Air.....	5
Le périmètre d'étude	5
La population enquêtée.....	6
Remarques ethnographiques	7
Accueil des interviewés.....	8
I Les images du quartier Bel Air	9
1 - Un quartier bien situé et tranquille : « C'est le calme et la sérénité et ce malgré la proximité de la rocade »	9
2 - Une presque île : « Mais on est à quelques cents mètres, on ne fait pas la différence entre Grenoble, Poisat et les autres ».....	11
3 - Un quartier des entre soi : « Faut reconnaître ici que c'est des nantis, les gens qui n'ont pas de difficultés particulières. ».....	13
4 - Un quartier d'anonymat : « Il y en a qui ne répond pas quand on dit bonjour ».....	15
II La vie de quartier	18
1 - Un « vivre ensemble » problématique : « Notre activité principale, ce n'est pas la vie avec les voisins !»	18
2 - Un contrôle social fort : « S'il y a des problèmes de bruits et bien on le signale ».....	20
3 - Un voisinage sous regard : « Moi quand je ne connais pas les têtes, je regarde ce qu'ils font et je me méfie.».....	22
4 - Une crainte des logements sociaux : « Les gens ont des préjugés sur les locataires. »	24
5 - Une inquiétude face aux dégradations et cambriolages : « L'été dernier, ils ont brûlé 3 voitures et je suis resté abasourdi car je pensais que le quartier était tranquille»	26
III Les relations avec l'extérieur du quartier	29
1 - Des pratiques territoriales à l'Est de la commune : « En cinq minutes, on est plus près ... de Poisat que d'Eybens... »	29
2- Les relations avec le bourg : « Le bourg est un peu loin pour nous ! »	30
3- Les relations avec la Mairie : « On est les parents pauvres de la commune !».....	32
4 - Les relations avec la gendarmerie : «Je les trouve très réactifs.».....	33
5 - Les relations avec le CLC : « Il n'y a rien de spécial... »	34
6 - Les relations avec l'école : « Il y avait des différences entre certains parents et nous... »	34
IV Les planètes	37
Présentation des planètes	37
1 - La planète des « conservateurs».....	37
2 - La planète des « soumis progressistes »	38
V Le bulletin météo.....	39
Avis de beau temps.....	39
Avis de mauvais temps	39
Les points saillants	40
VI Les indicateurs qualitatifs du BQ.....	40
1 - Les manières d'habiter : habiter chez soi et au-delà	40
2 - L'esprit de quartier : retenue sociale et maintien de la tranquillité.....	41
3 - La sociabilité dans le quartier : favoriser l'entre soi.....	41
4 - Le vécu des différences : un point noir du quartier.....	41

<i>5 - Les règles et les valeurs du quartier : conserver un droit de regard.....</i>	<i>42</i>
Annexes	43
<i>1- Grille de l'entretien non directif.....</i>	<i>43</i>
<i>2 - Plan du quartier.....</i>	<i>46</i>
<i>3 - Liste des personnes interviewées.....</i>	<i>47</i>

Introduction

1 - Rappel de la démarche du « Baromètre des quartiers »

À la demande de la Métro et des communes de l'agglomération grenobloise, l'Agence d'Urbanisme de la Région Grenobloise (AURG) a mis en place un dispositif d'observation des « dynamiques de la cohésion sociale ». Le « Baromètre des quartiers » est la concrétisation de l'approche qualitative de l'observatoire. C'est un outil qualitatif d'aide à la décision, à la disposition des élus, qui permet, d'une part, de mieux comprendre le vécu des habitants et, d'autre part, de mieux saisir comment les différentes politiques urbaines entreprises sont perçues par l'habitant.

L'équipe du « baromètre des quartiers » est composée de chercheurs de l'EMC2, Laboratoire de sociologie de Grenoble, et de l'UMR PACTE de l'Université Pierre Mendès France.

Le dispositif de recherche de l'équipe du « baromètre des quartiers »

Le « Baromètre des Quartiers » est un outil qualitatif pour recueillir la parole des « habitants silencieux ». Il permet de décrire les représentations habitantes et l'ambiance sociale des lieux enquêtés.

À l'inverse des enquêtes habituelles (notamment quantitatives), les enquêtes qualitatives du « Baromètre des Quartiers » s'appuient sur des récits d'habitants et des observations, et fait directement « remonter » la parole de ces derniers. Cette parole est directement retranscrite dans les rapports. Nous entrons dans les quartiers à travers les mots et les interprétations qu'en ont leurs habitants, pour l'aborder de l'intérieur. En effet, la représentation des habitants n'est pas abordée par les données statistiques qui objectivent le vécu. Il s'agit donc de dégager la façon dont évoluent l'image interne des quartiers et la satisfaction globale des habitants à y vivre. L'équipe de recherche porte une attention particulière à ce qui fait la singularité¹ d'un quartier, d'un territoire ou d'un lieu de vie, et espère ainsi permettre de mieux cibler les actions à mener.

Un des intérêts du « Baromètre des Quartiers » réside dans le fait que l'enquête soit reconduite tous les trois ou quatre ans sur un même quartier pour évaluer, non seulement l'impact des actions menées, mais aussi de pouvoir saisir les évolutions d'ambiance des lieux de logement.

L'objectif du « Baromètre des Quartiers » est triple : réaliser des monographies de quartier de l'agglomération grenobloise où il s'agit de décrire le vécu des habitants à partir de leur manière de vivre et de penser leur logement et ses environs ; le deuxième objectif permet de revenir sur un même quartier tous les quatre ans pour faire une étude diachronique et de saisir les permanences, les évolutions et les changements du vécu d'un lieu précis ; et le troisième objectif permet une comparaison entre les différents quartiers.

¹ L'universel et le particulier des quartiers gomme leur singularité. Ainsi, pour tous les quartiers, nous pouvons mettre l'accent soit sur leurs caractéristiques universelles, par exemple « la banlieue », soit sur les particularités communes à certains quartiers comme les caractéristiques démographiques, mais nous faisons l'hypothèse que dans chaque quartier se développe aussi « un art d'y vivre » singulier.

Les quatre phases importantes de l'étude

- La réunion de lancement

Une fois la décision prise, une réunion de lancement est organisée avec le ou les élus et les différents services municipaux, parfois en présence de professionnels, tous concernés par le quartier. La réunion de lancement est un moment important de dialogue, les préoccupations des élus, les problématiques qu'ils veulent voir abordées lors de l'étude sont discutées avec l'équipe ; le périmètre d'enquête, les spécificités du quartier sont exposés (situation géographique, population, types de logements, actions menées...). Chaque point fait ensuite l'objet d'une attention particulière par les enquêteurs. La démarche d'enquête, relativement normée, a l'avantage d'être ajustable à la demande politique.

- L'étude de terrain

L'enquête de terrain fonctionne sur la base d'observations ethnographiques, de vingt entretiens non directifs de recherche² et de quelques entretiens auprès de personnes choisies pour leur point de vue sur le lieu étudié. L'analyse des différents discours recueillis par l'équipe fournit la matière première du rapport de synthèse.

- Le séminaire expert.

Le rapport rédigé est lu et critiqué par des experts (sociologues ou anthropologues) et un ou deux correspondants désignés par la commune, il fait alors l'objet d'un séminaire de réflexion avant d'être restitué.

- La restitution

La restitution, auprès des élus, techniciens et professionnels, est le dernier moment fort de l'étude. Le diagnostic du Baromètre des Quartiers est en effet un outil mobilisateur pour le dialogue et l'échange à propos des divers points de vue sur un lieu d'habitation. Les restitutions sont importantes, car elles ont aussi pour objectif de réunir les différents services concernés. Le « Baromètre des Quartiers » devient ainsi un outil d'analyse qui permet d'accorder les visions entre élus, techniciens et acteurs de terrain.

Deux types de restitution sont prévus : une première restitution pour validation définitive du rapport de synthèse par les élus et les chefs de projet ; une deuxième, après validation du travail de l'équipe de recherche, peut être organisée et concerne le conseil municipal ou les professionnels en charge des quartiers.

2 - Présentation de l'étude du quartier Bel Air

Le périmètre d'étude

Suite à la réunion de lancement, le travail d'enquête s'est concentré sur le périmètre du quartier Bel Air, située au nord-est de la commune d'Eybens. Ce quartier se limite par des frontières physiques comme la rocade Sud (rue Victor Hugo) sur sa partie ouest, l'avenue

² Contrairement aux enquêtes types « écoute habitante » par exemple (par téléphone), nous procédons par entretiens approfondis de 1 h à 3 h, chez l'habitant. Les enquêtés sont recrutés au porte-à-porte, la démarche consistant à avoir une répartition équilibrée, aussi bien en terme de répartition des habitants dans le quartier, de types d'habitat et de temps de résidence, que de répartition des sexes et des classes d'âges.

Marcel Cachin et à l'est par la rue George Bizet (appartenant à la commune de Poisat) et au sud par la rue Lamartine. Dans sa morphologie spatiale, le quartier se compose essentiellement de maisons individuelles auxquelles viennent s'ajouter plusieurs co-propriétés (immeubles ou lotissements « par rue ») ainsi qu'un immeuble de logements sociaux situé à proximité de l'école maternelle Bel Air. L'accès au quartier se fait soit par la rue Charles Piot (en venant de l'avenue Jean Jaurès) soit par la rue Stendhal (en venant de l'avenue Marcel Cachin) soit par la rue Molière (en passant par la rue Claude Debussy situé sur Poisat) et enfin par la passerelle du Pra venant du quartier Maisonneuve si on veut s'y rendre à pied. La circulation urbaine au sein du quartier se fait à partir de trois axes : Les rues Charles Piot, Lamartine et Victor Hugo qui donnent accès à des rues secondaires. Les co-propriétés en immeubles sont situés dans l'angle nord ouest entre la rue Victor Hugo et l'avenue Marcel Cachin, angle qui représente, de par sa forme (en raison des buttes bordant la Rocade et l'aspect descendant de la dite avenue), un « coin » du quartier. Composé essentiellement de voies d'accès, le quartier ne possède pas à proprement parler de place ou de lieux de réunions éventuelles de populations, ce qui tend à le définir comme un quartier purement résidentiel. Cet aspect résidentiel se voit confirmer par la rue Molière, large en taille, dont le centre est occupé par des places de stationnements servant aux maisons individuelles limitrophes.

D'un point de vue architectural, le quartier offre une grande diversité, organisée à partir des voies d'accès. Là, des maisons individuelles, construites il y a parfois 50 ans, sont rassemblées autour des rues Charles Piot, Hugo, Stendhal et Molière. Souvent ouvertes sur la rue par de grands portails, les maisons disposent toutes d'un jardin, plus ou moins entretenu. La diversité architecturale des constructions individuelles tranche avec les formes des maisons mitoyennes des lotissements des rues Diderot, Verlaine et Baudelaire. Plus homogènes dans leurs aspects, ces maisons semblent ne pas faire partie du même quartier ou se présentent, d'un point de vue visuel, comme autant de sous-quartiers. Plus loin, vers l'école maternelle, des bâtiments de construction récente (moins de 3 ans) abritent des logements sociaux (une quinzaine d'appartements) et des logements en accession à la propriété, bâtiments distingués par une clôture entre les zones de parkings. La morphologie urbanistique et architecturale ne rend pas difficile l'appropriation immédiate du quartier qui est, pour ainsi dire, rapidement lisible pour quiconque le fréquente de manière régulière.

La population enquêtée

La composition de la population interrogée s'est faite en fonction des types de logements et de leur date de construction. Les maisons individuelles accueillant des populations résidant de longue date sur le quartier n'ont à l'évidence pas le même vécu du quartier que les personnes vivant dans les différentes copropriétés. La construction nouvelle de logements sociaux a ainsi drainée une nouvelle population qui a été enquêtée en proportion de son importance dans le quartier. Signalons d'emblée que nous avons augmenté le nombre de personnes interviewées dans le locatif (4/20) du fait d'une évocation récurrente des logements sociaux dans les interviews des habitants des maisons individuelles et des copropriétés.

Ainsi, les habitants interviewés ont entre 28 ans et 83 ans, avec une surreprésentation des retraités : un peu moins des deux tiers des personnes rencontrées sont ainsi retraitées de la fonction publique (nationale ou internationale) ou du privé, dans les métiers de la santé, de l'éducation ou de l'ingénierie. Une bonne partie des métiers recensés dans notre population

renvoie aux catégories socioprofessionnelles moyennes ou supérieures. On constate également dans notre échantillon une sous représentation relative des personnes en activité (8/12). Cette diversité de population, combinée au croisement des profils locataires-propriétaires (4 locataires et 16 propriétaires) nous a permis d'obtenir 20 entretiens d'habitants, avec parfois des entretiens donnés en couple. La durée des entretiens va ainsi de 16 minutes à 3h20 pour le plus long avec des échanges d'une qualité inégale en termes de contenu. Certains propos sont évasifs et la qualité du contenu s'en fait ressentir. Chez les personnes les plus âgées, il y a parfois une difficulté à se représenter le vécu commun du quartier. Peu d'anecdotes et d'histoires sur le passé du quartier étayent leurs discours. A l'inverse pour une frange relativement importante de la population (la plus diplômée aussi), le discours fait apparaître des réflexions pertinentes sur la composition du quartier, son devenir et sa relation à la commune d'Eybens.

Remarques ethnographiques

Première observation

Ce que l'on constate en première impression, c'est l'occupation sporadique de l'espace public par les habitants. Même par beau temps et par température agréable, les rues ne sont que peu occupées par des discussions entre voisins ou par une balade. Les rares déambulations d'habitants que l'on a pu constater signalent le caractère traversant du quartier : on ne peut qu'y déambuler sans pouvoir s'arrêter car il n'y a pas de lieu fédérateur (une place, un espace dédié...). Ceci provoque une désertion relative de l'espace public, les personnes n'ayant pas d'endroits où se retrouver. Il est vrai que la période d'étude (novembre, décembre) n'est pas propice aux activités extérieures. A plusieurs occasions, il nous a été donné de voir des jeunes profitant d'un banc, discutant et riant entre eux mais ne voulant pas s'entretenir sur les raisons de leur présence. On remarque quelques maisons vides avec volets fermés et des jardins en friche ou peu entretenus (hiver aidant, nous expliquerons plus tard). L'aire de jeux située rue Victor Hugo est parfois utilisée par une mère ou une ou plusieurs assistantes maternelles. Si on ajoute à cela, l'absence de commerces sur le périmètre d'étude, l'impression de « quartier-dortoir » se fait ressentir plus fortement. Les habitants disposant de jardin, en tout cas pour les maisons individuelles, s'affairent tout en gardant un œil sur le passage des personnes dans les ruelles. Là, le regard vérifie la présence et cherche visiblement à reconnaître qui passe devant sa maison.

Deuxième observation

Quand on croise une personne dans le quartier, il est fréquent de ressentir, à travers le regard, une évaluation froide de la personne que l'on rencontre. Le bonjour qu'elle donne à cette occasion est timide, prononcé du bout des lèvres, imposant une distance. Ce regard est-il un évitement ou une absence d'habitude de voir une nouvelle tête dans le quartier ? Dans les cours et dans les jardins, les habitants interrogent du regard le passant : qui est-il ? Que fait-il ici ? Est-ce une observation malhabile ou une vérification ? Il n'est pas rare non plus de croiser au loin une personne et de la voir rentrer chez elle sans avoir jeté un regard en notre direction, alors qu'il semblait que nous étions parfaitement visibles. Il est difficile de savoir, en première impression, si cet évitement est intentionnel ou inscrit dans les modalités relationnelles du quartier mais il donne en tout cas une tonalité aux relations entretenues avec la personne étrangère au périmètre. La rareté de l'occupation de l'espace public est-elle à

l'origine de cette distance relationnelle, les personnes n'ayant que peu l'habitude de croiser des personnes inconnues ? En tout cas, la méfiance ressentie, qui peut aussi s'interpréter comme une mise à distance, est parfois palpable lorsque l'on déambule dans l'espace du quartier.

Accueil des interviewés

Cette méfiance s'estompe toutefois fortement quand on sonne aux interphones ou aux sonnettes des portails. Les contacts opérés à la porte donnent une toute autre impression. Les personnes sont globalement affables, curieuses et reçoivent avec plaisir les enquêteurs. Si, comme à l'accoutumée, l'équipe a essuyé un certain nombre de refus d'entretien notamment dans les maisons individuelles, il n'en a pas été le cas dans d'autres zones du quartier. Les habitants semblent globalement avoir été intéressés par la démarche du baromètre. Si le nombre de refus d'entretien a été motivé par un manque de temps ou de disponibilité dans l'immédiat et plus rarement par un manque d'intérêt envers l'étude elle-même, beaucoup ont toutefois accepté l'entretien en demandant parfois à l'enquêteur de repasser pour pouvoir honorer un rendez vous et terminer plus tard l'entretien. Au-delà de ça, il a été remarqué que les habitants des maisons individuelles n'hésitaient pas à sortir de chez eux pour s'enquérir de la raison de notre présence. Disposant de sonnettes et de visiophone au portail, les personnes descendent dans leur cour pour savoir de quoi il est question, formulant des questions et demandant des précisions sur la nature de l'étude. Cet accueil des enquêteurs « sur le perron » a toutefois toujours été cordial, rarement distant ou inquiet. Là, nous avons pu remarquer les signalétiques de prévention du vol, comme les autocollants visant à signifier la présence d'une alarme ou des écriteaux indiquant la présence d'un chien nécessairement méchant. Pour les personnes ayant accepté le principe de l'entretien, la disponibilité tranche radicalement avec les froideurs qu'on a pu constater dans les rues. Peu de personnes demande à vérifier l'identité des enquêteurs et la lettre d'accréditation est à peine parcourue (notons toutefois que les demandes de vérification d'identité et la lecture de la dite lettre ont été davantage effectuées par les habitants des logements sociaux). Dans les maisons et dans les appartements, l'accueil est globalement chaleureux, les langues se délient assez facilement, les verres d'eaux ou cafés sont proposés en milieu d'entretien et les thèmes du guide d'entretien semblant bien compris par les habitants, thèmes auxquels ils répondent avec précision, nous servant des anecdotes et relatant avec une certaine analyse les événements marquants du quartier. Certains entretiens ont été menés en couple, le mari répondant, par exemple, à une réflexion de son épouse ou cette dernière apportant des nuances à la réponse de son époux. Mais ce qui apparaît de manière flagrante, c'est la continuité et la cohérence entre les entretiens. L'évocation, par exemple, d'un bris de vitre ou d'un cambriolage à telle date dans un entretien est confirmée dans un autre. De plus, il semble que l'équipe du Baromètre n'a que rarement rencontré une telle cohérence et une telle homogénéité dans les réponses des personnes entretenues. Les événements du quartier et les faits marquants correspondent, on emploie pratiquement les mêmes expressions pour signaler un état de fait ou une anecdote.

I Les images du quartier Bel Air

A travers le discours des habitants, des images premières récurrentes sur le quartier ressortent. Ainsi, le quartier est unanimement reconnu comme un quartier calme, bien situé géographiquement avec des variations infimes quant aux limites du quartier selon l'habitant et la position occupé par son logement dans le périmètre. Le quartier se vit en tant qu'espace à la tranquillité appréciée avec un calme qui se remarque. Toutefois, cette unanimité se voit rapidement nuancé dans les propos des personnes interviewés. Puis, les thèmes du lien du quartier avec la commune ou de l'attraction de Poisat sont fréquemment évoqués par les habitants. Le quartier apparaît alors comme un quartier au bout de la ville, une île ou plus exactement une « presque île » relié plus à Poisat qu'à Eybens. Enfin, le thème des sociabilités est celui qui est développée et argumentée de façon spontanée. Les habitants ont visiblement des choses à dire. Le quartier apparaît alors comme un quartier où les relations sociales sont distantes, froides et où chaque habitant est un anonyme pour l'autre.

1 - Un quartier bien situé et tranquille : « C'est le calme et la sérénité et ce malgré la proximité de la rocade »

Pour l'ensemble des interviewés, les limites du quartier semblent assez lisibles au nord pour les habitants de par sa configuration urbaine. La Rocade et l'avenue Marcel Cachin dessinent une frontière objective du fait de l'utilisation de buttes pour atténuer le bruit de la circulation automobile. Au sud, il y a par contre une variation quand à son étendue, certains n'hésitant pas à marquer la fin du quartier au CLC, là ou d'autres considèrent qu'il va jusqu'à la gendarmerie voire même l'avenue Jean Jaurès.

« En gros, c'est la grande avenue qui coupe Eybens en 2 (Jean Jaurès), qui est presque parfois un fleuve infranchissable à certaines heures de la journée et la grande avenue de Poisat... C'est entre les deux.... Et la Rocade.... C'est un gros rectangle... Ce qui est rue Lamartine ou la gendarmerie, c'est vrai que c'est un peu plus éloigné mais je sais que quand je suis par là, je me sens arrivé chez moi. » (E13)

Ainsi, les habitants, et en particulier les habitants des rues Molière ou Stendhal, proches de la Rocade et de Poisat, ont tendance à réduire l'espace du quartier à une zone beaucoup plus restreinte que celle qu'imaginent les habitants situés plus au sud.

« C'est l'avenue de Poisat, c'est la rue Victor Hugo en fin de compte... Jusqu'au niveau des jardins là-bas... Toute cette zone là qui est coupée par la route de Poisat, alors tout ce quartier là, c'est Bel Air, mais après je ne sais pas au bout du côté de l'école maternelle, ah je ne sais pas, elle est peut-être sur Poisat celle-ci... Je ne sais pas, il y a un panneau de Poisat après, alors je ne sais plus bien comment ça se répartit, mais toute cette frange là... Pour moi, c'est principalement des petites maisons à part les immeubles qui sont ici... » (E4)

La Rocade, considérée comme frontière évidente, est souvent évoquée par contraste pour signaler le calme du quartier. Les habitants des immeubles situés le long de la Rocade soulignent le calme du quartier, chose qui peut paraître surprenant pour les visiteurs.

« Ben, pour moi c'est l'école, le centre aéré et toutes les petites maisons qui entourent et finalement contrairement à ce qu'on pourrait penser parce qu'on est près de la rocade, c'est assez calme, on est bien au calme ici... Quand on a acheté cette maison, on s'est dit « Oh, on va entendre la rocade... ! » Et finalement, c'est quand même calme... Et ce n'est pas très animé, plutôt dortoir... Eh ben, c'est Poisat à quelques rues d'ici, les rues parallèles... Et puis après... En allant sur Eybens... Les limites... Pfff.. Bel Air, je ne sais pas... Est-ce que Avenue de Rostand, c'est Bel Air... Non, ce n'est pas Bel Air... » (E3)

« C'est une chose que les gens remarquent quand ils viennent rendre visite, c'est le calme et la sérénité ... et ce malgré la proximité de la rocade, les gens sont surpris. » (E13)

D'autres signalent le caractère ambigu de la position du quartier par rapport à Poisat, l'éloignement du quartier vis-à-vis du Bourg d' Eybens provoquant l'effacement du lien avec la commune permettant à certains habitants de considérer Bel Air comme une entité non relié à la commune, pour ne pas dire autonome.

« La proximité avec Poisat, ça crée une ambiguïté avec Eybens, c'est assez étendu donc on n'a pas comme dans le bourg, l'idée de petit village, petits commerces, petit village avec l'idée de proximité... on est presque entre Grenoble et Eybens... » (E12)

Pourtant, au regard des usages déclarés de l'espace du quartier, les habitants ont tendance à fractionner ce même espace en différentes zones de pratiques plus ou moins étendues en partant de leur propre habitation. Le logement devient la référence quant à l'inscription de leurs pratiques dans l'espace du quartier. On habite ainsi sa maison, son immeuble avant de vivre sa rue et a fortiori le quartier lui-même.

« Je suis très limité... je ne connais personne mais pour nous cette zone c'est-à-dire de ce bâtiment jusqu'à la gendarmerie, c'est ça mon quartier... » (E11) (Rosa Parks)

« Mon mari étant malade, je ne peux pas vraiment me déplacer... je suis toujours ici... quand j'ai du temps, je peux sortir éventuellement mais je ne vais pas très loin ou en tout cas pas longtemps... je dirais que le quartier, pour moi, c'est ce qui se passe devant ma fenêtre. » (E14)

« Quand je me mets à la fenêtre, j'ai l'impression qu'il y a peu d'échanges entre les gens des villas et les gens des immeubles... j'ai l'impression qu'ils ne pensent même pas que c'est faisable... ça ne leur effleure pas l'esprit des gens, c'est un état de fait... A une période j'avais des collègues qui bossaient dans le coin, je les voyais souvent, ils habitaient dans une copro, ça m'a donné l'impression d'une petite entité qui vivait dans son coin... j'ai l'impression qu'il y a des îlots dans le quartier... » (E11)

L'échelle du quartier se réduit alors en fonction des sociabilités accumulées avec le temps de présence dans le quartier et la connaissance que l'on a de ses voisins. L'isolement relatif des personnes habitant les maisons individuelles tranche avec les sociabilités développées par les personnes résidant dans les copropriétés. L'appropriation de l'espace et la représentation

subjective de l'étendue de Bel Air semblent ainsi être dépendantes des sociabilités de voisinage qu'on a pu y développer. Certains lotissements semblent ainsi avoir une sociabilité plus forte que les rues comportant des maisons individuelles. Les habitants ont alors une difficulté à se représenter les autres zones du quartier et ont vite fait de réduire le quartier à leur propre espace de vie. Cette différence de représentation de l'espace indique toutefois l'importance des sociabilités dans la caractérisation de l'ambiance du quartier Bel Air.

2 – Une presque île : *« Mais on est à quelques cents mètres, on ne fait pas la différence entre Grenoble, Poisat et les autres »*

Pour les habitants résidant de longue date, le constat quant aux changements connus du quartier est laconique : *« rien n'a changé. »*. La morphologie urbaine du quartier s'est agrémentée de quelques bâtiments et hormis les constructions récentes de logements sociaux, le paysage du quartier semble être identique dans la mesure, ou, pour certains, les populations n'ont pas changé.

« Ça n'a pas trop changé... Mais on s'en rend d'autant moins compte que ce ne sont que des lotissements et que les lotissements ont tendance à vivre en autarcie, enfin au niveau des relations... Et puis, comme la plupart du temps, les gens sont propriétaires, donc ça ne change pas très souvent... Je ne sais pas ce qu'il en est sur les nouveaux lotissements, mais la plupart, ce sont tous des propriétaires... Mais en fait, on n'a très peu de relations, je suis incapable de vous dire qui habite où en dehors de ce lotissement là... Les autres ? On en connaît deux ou trois dans le lotissement de là-dérrière, mais c'est tout, c'est assez fortuit... »
(E5)

L'argument de l'autarcie, avancé dans cet extrait d'entretien, est certainement un peu fort. Toutefois, il n'est pas dit que la représentation qu'ont les habitants du quartier n'emprunte pas à cette signification. Désirant créer un espace protégé, aidé en cela par les spécificités urbaines du quartier et sa position dans la commune, les habitants ont développé un imaginaire du lieu, faite d'une appartenance à Eybens tout en y étant éloigné, contrarié en cela par la proximité de Saint Martin d'Hères, Grenoble et de Poisat. *« Mais on est à quelques cents mètres, on ne fait pas la différence entre Grenoble, Poisat et les autres »*, nous explique cet habitant. L'attractivité et l'utilisation des services et commodités (poste, commerces...) situés sur les communes environnantes ne pose à l'évidence aucun problème pour les habitants qui y trouvent des avantages de proximité que le centre d'Eybens ne donne pas. L'avantage d'habiter le quartier réside alors dans le fait d'être d'Eybens et de profiter des avantages de la proximité d'autres centres urbains. Les discours sont évocateurs à cet égard de cet entre deux, où l'on en vient à parler d'Eybens comme d'un ailleurs, chose qui se renforce quand on évoque l'accès au Bourg.

« J'ai souvent ressenti le fait d'être à l'écart en partant au boulot car quand on arrive aux feux sur le Jean Jaurès, le feu laisse passer deux voitures et après le fleuve de bagnoles reprend ses droits.... On se demande parfois si on n'est pas des sous citoyens car il faut laisser la priorité à tous les autres... » (E13)

La métaphore du fleuve est intéressante à analyser car elle met en avant une représentation imaginaire du lieu qui, s'appuyant sur les caractéristiques de la morphologie urbaine, tend à élaborer à s'extraire de la continuité de la commune. La situation en « coin » du quartier

renforce certainement l'image d'un quartier à l'écart du fleuve d'automobiles que représente l'avenue Jean Jaurès. Adossé à la Rocade, autre fleuve bien plus important, les habitants ignorent son existence en définissant le lieu du quartier comme prise entre plusieurs flux de circulation. Les métaphores de l'île sont également souvent employées par les habitants eux-mêmes pour signifier la tranquillité de la ville dans son ensemble. Bel Air comme une presque île ?

« C'est une ville propre, fleurie, une ville qui vit dans un îlot de paix... c'est une ville tranquille, rien ne vient perturber son calme... mais quand même s'engloutir dans la tranquillité, pendant des mois et des mois, c'est pas bien pour la ville, il faut un peu de bruit, de musique, un peu de voyages, des animations.... » (E11)

La tranquillité du coin est alors parfois ennuyante mais les habitants opposent volontiers le quartier aux autres communes, quartier qu'ils décrivent comme quelque chose d'à part, d'autre :

« On est un peu isolé... en fait ce n'est pas isolé, c'est protégé... parce qu'on est dans un petit quartier, un petit lotissement... » (E12)

« Grenoble c'est fatigant... ici, c'est reposant. » (E8)

« Ici, c'est considéré comme résidentiel... par rapport aux Ruires, je veux dire... Ce n'est pas Meylan mais c'est considéré comme tel. » (E13)

En introduisant une qualification par le haut (en se servant de la comparaison avec Meylan), les habitants signent la singularité du lieu, singularité acquise, notamment par l'implantation historique d'habitants.

« On est des banlieusards ! Justement dans les changements, moi, c'est peut-être un peu ça qui m'a marqué... Au début, quand on est arrivé, Eybens, c'était plutôt un village à proximité de Grenoble, mais de plus en plus j'ai l'impression qu'on est sur... Alors pas des zones dortoirs, c'est un peu résidentiel, mais quand même il y a un peu cet aspect dortoir... Quand je vous disais qu'on avait habité une maison au coin de l'avenue Jean Jaurès... Cette maison avait été construite dans les années 40 par un armurier de Grenoble... Et sa femme, alors on nous a raconté l'histoire, on n'a jamais connu ces gens, mais on nous a dit que la femme quand elle ouvrait ses volets le matin disait " C'est bien, je vois Grenoble au loin ! " Il n'y a plus de Grenoble au loin maintenant ! Il n'y a plus de transition, c'est tout pareil... » (E5)

L'urbanisation de la commune est d'autant plus remarquable que le quartier n'évolue que peu dans sa morphologie. L'évocation fréquente des champs de maïs démontre que leur disparition a marqué les esprits. Certains habitants, eybinois de naissance et ayant toujours habité dans la commune, soulignent la transformation ressentie de ce qui était pour eux un village. Pour désigner le bourg, on parle d'ailleurs du village d'Eybens, comme de quelque chose qui n'existe plus.

« C'est construit partout maintenant, mais ce ne sont pas des immeubles très hauts alors disons que ce n'est pas désagréable d'habiter le secteur... Comme la rocade, au début c'était

juste une deux fois une voie et c'est vrai que ça s'urbanise, maintenant vous voyez ce que ça donne ! Mais maintenant, ça reste quand même acceptable, le problème avec la rocade, bon il y a quand même des murs anti-bruit... » (E2)

La crainte d'une urbanisation trop prononcée de la commune se fait ressentir dans les discours des habitants, chose d'autant plus remarquable que le quartier est situé en bord de Rocade. Les nuisances sonores résultant de la proximité avec la Rocade sont toutefois occultées, les habitants préférant ne pas y penser. A travers le discours de l'urbanisation invasive, on peut également entendre une crainte de la dévalorisation du quartier. Il y a toutefois ce désir de vivre le quartier à travers cette modalité imaginaire de l'îlot retiré des inconvénients de la grande ville. En ce sens, il est possible de dire que le quartier s'apparente davantage à un périmètre de vie qu'à un quartier en tant que tel, au regard du peu de représentations claires des ses limites. Le vécu du lieu semble ainsi ne pas rejoindre les limites définies par la municipalité. Retiré, quelque peu isolé du reste de la commune, Bel Air se vit dans cette singularité. Cet aspect protégé du quartier n'est cependant pas sans conséquences sur les sociabilités, l'insularité, même rêvée, engendrant des comportements aussi singuliers que le lieu lui-même.

3 – Un quartier des entre soi : *« Faut reconnaître ici que c'est des nantis, les gens qui n'ont pas de difficultés particulières. »*

La qualification de la vie de quartier réalisée par les habitants permet de considérer les sociabilités existantes comme étant soumises à conditions. Si l'entretien de relations avec son voisinage est signalé, il apparaît toutefois comme épisodique. Il est possible de comprendre cette rareté des sociabilités de voisinage par un certain renouvellement de la population. La mixité est ici d'ordre générationnelle et dans une moindre mesure sociale. Des personnes résidant ainsi depuis plus de 50 ans côtoient des personnes arrivées depuis moins de 10 ans et, pour les logements sociaux, depuis moins de 3 ans. Ce mélange générationnel, tout relatif qu'il soit, n'engendre pas de rencontres particulières. Il existe pourtant une transmission d'un savoir vivre spécifique au quartier que tout le monde n'acquiert pas de la même façon, compte tenu de périodes d'implantations différentes. L'antériorité de résidence facilite à l'évidence les sociabilités mais la durée de voisinage ne permet pas d'entretenir de liens forts même s'ils demeurent pérennes.

« Disons que notre quartier est très tranquille, c'est des gens, bon on ne se fréquente pas beaucoup, là au bout de la rue il y a deux personnes plus âgées que nous, ils ont 89 ans et bientôt 91 ans pour l'un, je les aime beaucoup, des fois je vais discuter un petit peu avec eux, si je fais une tarte, je leur en donne deux tranches, notre rue est très tranquille, bon on n'est pas à se fréquenter, à aller chez les uns et les autres... Notre quartier est tranquille, très tranquille... Il n'y a pas de soucis... » (E2)

Ici, la retenue est de rigueur et les relations sont courtoises même avec son voisin de palier ou celui situé dans la maison d'à côté. Cette courtoisie est comprise, voire même valorisée, en tant que garantie de la préservation du calme du quartier.

« On a pas d'activité commune, à part les réunions du syndic du lotissement... on se rencontre des fois pour faire un scrabble des choses comme ça... dans la rue, on ne fait pas

de choses particulières, mais bon, on papote des choses superficielles... on est tous très indépendants et chacun chez soi... pas avoir un voisin toutes les 5 minutes à la maison... et je crois qu'on est tous comme ça car ça se fait comme ça dans le quartier. On est comme ça et donc on vit comme ça» (E12)

Les plus anciens habitants signalent même que cette distance relationnelle s'est historiquement instituée du fait de populations ayant des conditions de vie relativement similaires. Ce quartier de résidences a ainsi adopté un mode de vie de type familial, avec des habitants attaché à une vie domestique et une attention poussée à l'entretien du domicile, du jardin ou de la copropriété.

« Ça fait 50 ans que j'habite ici... je suis à la retraite depuis 10 ans mais c'est vrai que les voisins, à part, bonjour bonsoir, il pleut, il ne pleut pas autrement on n'a pas beaucoup de... on ne peut pas dire qu'on se snobe... mais on ne va pas les uns chez les autres.... Ça a pratiquement toujours été comme ça... moi, c'était maison-boulot-dodo... j'en connais quelques uns mais sans plus.» (E14)

Beaucoup soulignent alors l'existence de règles implicites de bonne tenue et de bon voisinage, notamment dans les copropriétés en immeubles. Ces règles se maintiennent en dépit du renouvellement de populations.

« J'ai l'impression qu'il y a des règles de savoir vivre, qui ont été acquises par les voisins et qui sont maintenant communes...elles sont partagées et quelques fois quand on discute avec eux, on réalise que pour être en harmonie, il faut que chacun fasse des efforts... les réunions de co-pro sont parfois épiques mais ça va jamais très loin non plus... ça remue avant mais en général ça se passe bien. On ne peut pas dire que ça soit l'harmonie mais ils disent Bonjour... C'est une sérénité de relations de voisinage. Du fait qu'il y ait pas d'ascenseur, ça change beaucoup la population, les retraités partent et des jeunes s'installent... sans pour autant que ça change totalement l'ambiance de l'immeuble. » (E13)

« Les gens sont gentils, ils disent bonjour... bon, il y en a qui ne disent pas bonjour mais bon on a pas trop à se plaindre dans le quartier... il y en a qui ne répondent pas quand on dit bonjour, la fois d'après, vous ne dites plus rien... et après on dit qu'on n'est pas poli mais si la personne n'a pas l'attention de faire l'effort, c'est pas vous qui allez pas le faire... j'essaye mais quand ça réponde pas, j'arrête... » (E15)

« Si vous dites bonjour, ici, les gens vont vous répondre de manière systématique... Et c'est ce qu'il faut faire, il ne faut pas attendre que ce soit l'autre qui le fasse parce que sinon, ça viendra jamais ! » (E2)

Ayant développé des règles de savoir vivre spécifiques au lieu, maintenant les voisins à bonne distance, les habitants semblent avoir défini, à travers le contrôle des relations de voisinage, un espace qui ne se confond pas avec les autres quartiers de la ville et des autres communes.

« Alors ce n'est pas pour vous passer de la pommade, mais effectivement, c'est un quartier qui est bon à vivre, il y a juste des petits aménagements, mais bon, je pense qu'on est assez nombreux et assez anciens dans le quartier pour mettre le holà, s'il y avait des dérives...Je ne

sais pas, s'il y avait des bandes de jeunes qui mettaient un peu la pagaille, mais bon, ça je n'ai pas vu... »

La volonté récurrente de se distinguer, dans leurs discours, des populations des communes avoisinantes (notamment Saint Martin d'Hères) montrent qu'il y a l'existence d'un entre soi que les habitants souhaitent préserver en mettant en avant la sérénité du quartier.

« Je ne connais pas grand monde... les personnes âgées sont décédées...après il y a les jeunes, on en voit un peu... Je préfère Eybens à saint Martin d'Hères, il y a beaucoup de maghrébins, il y a des quartiers qui sont pas tranquilles... moi j'y ai vécu pendant plus de 25ans, je n'étais pas tranquille, il y a pas de comparaison... » (E15)

Les habitants semblent apprécier la présence limitée de leur voisinage dans leur vie quotidienne. Cette sociabilité a minima représente pour eux la condition du calme et de la tranquillité du quartier au regard d'autres quartiers comme les Ruires, Maison Neuves ou les quartiers de Saint Martin d'Hères. Il y a cependant, derrière cette forme d'anonymat, une difficulté à se représenter les populations qui donne un certain nombre d'indications sur le vivre ensemble spécifique de Bel Air.

4 - Un quartier d'anonymat : « Il y en a qui ne répond pas quand on dit bonjour »

Cette forme d'anonymat, qu'il convient bien sur de nuancer pour certaines personnes et pour certaines zones d'habitations comme les lotissements, est apparue à l'analyse des entretiens en remarquant que les personnes ne nomment pas leurs voisins mais les situe par rapport à leur maison et à l'âge des occupants. On identifie son voisin comme « *la dame de 91 ans* », « *ceux qui habitent à l'angle de la rue* », « *celui qui habite la maison orange ou il y a des turcs* ». La figure du voisin n'a pour ainsi dire pas de visage et est considéré, si l'on s'en tient aux déclarations des interviewés, comme une entité vague.

« Il y a de tout... mais ce que j'ai repéré c'est que la quartier est divisé... je parle pas des gens qui habitent les maisons, j'ai jamais parlé avec eux, l'occasion ne s'est jamais présenté mais je pense qu'ici, il y a des ouvriers... mais des cadres, je crois pas... dans mon bâtiment, je crois pas...ici, on peut pas dire qu'ils ont un niveau intellectuel élevé... on peut les désigner comme des gens normaux. » (E11)

« On est tous les mêmes gens, des cadres moyens si vous voulez... il y a des infirmières, des ingénieurs, ce n'est pas des gens de haut niveau mais il y a pas de problèmes car on vit tous pareil... vous savez ici, il y a pas de changements majeurs depuis les années 80... ça changera par la force des choses... pour le moment, il y a une certaine stabilité. » (E12)

L'absence de représentations claires de la population en présence démontre que les habitants de Bel Air vivent dans des espaces limités de la maison à la rue mais ne sentent pas le quartier comme une entité en tant que tel. Celui qui habite « *un peu plus loin* » n'est pas considéré, ni même parfois reconnu. L'écart de perception entre une personne du logement social et un propriétaire de la rue Verlaine (rues proches d'une dizaine de mètres), telle qu'il est décrit dans les citations précédentes, renforce l'idée d'un cloisonnement des périmètres de résidence qui ne communique en définitive très peu.

« Même nos voisins de là, derrière, on les voit très rarement, on se salue quand on se croise, mais ça ne va guère plus loin et puis finalement, ici, c'est un quartier de lotissements, donc ça créé des unités assez indépendantes, il faut vraiment aller dans les lotissements pour rencontrer d'autres personnes, mais ils sont faits de telle façon qu'on y va rarement... Ou alors, on y passe mais c'est en voiture... Non, mais on a l'impression que chaque lotissement est une unité indépendante et comme on n'a pas vraiment de choses en commun, on ne se rencontre pas... .. Mais, vous savez, même là dans le quartier, on se connaît assez bien, enfin sur le lotissement, mais on peut facilement rester trois mois sans se rencontrer, maintenant on va être en hiver, on passe, on se dit bonjour en voiture, parce que généralement on ne traîne pas trop dehors... » (E5)

Le renouvellement de populations provoque l'apparition de nouvelles têtes qui ont vite fait de passer pour des personnes qui ne sont pas du quartier ou peu scrupuleuses du respect des règles élaborées au fil du temps. Pour les populations âgées, qui ont tendance à envisager le quartier dans sa stabilité et ont développé de longue date des modalités relationnelles bien à elles, le nouvel arrivant doit donner des preuves de sa bonne tenue.

« Dans les discussions de copropriété, moi, parfois je ressens ça au travers des réflexions... C'est un problème de génération... Parce que deux jeunes qui ont leur point de vue très individualiste et qui vivent, l'un à côté de l'autre, au bout d'un moment, ça va forcément s'équilibrer ! Je ne vais pas dire que les nouveaux voisins sont des gens invivables, ils sont sympas, on se dit bonjour, mais on ne se raconte pas la vie parce que la leur est loin de ressembler à la nôtre... On n'a pas les mêmes sujets, donc on se dit bonjour, s'il a un problème, on l'aide et vice et versa... Si je me casse la figure devant chez eux, ils ne vont pas me laisser là parce que je suis le vieux du quartier ! » (E4)

Cet habitant lui-même retraité en vient à critiquer ses congénères en mettant à mal leur intolérance face aux nouveaux arrivants : *« Avec les jeunes, c'est moins évident de rentrer en contact car on n'a pas les mêmes horaires, avec les autres, on discute plus du fait de l'ancienneté... le bénéfice de l'âge... mais sinon, c'est chacun chez soi. Moi, ce que je ressens, c'est qu'il y a des personnes qui ont du mal à accepter les différences de générations, des différences de modes de vie... je pense qu'il faut garder une forme d'ouverture et accepter qu'il y ait des manières de se projeter dans la vie qui soit différente. C'est ce que je reprocherais aux personnes de ma génération et un peu plus vieux... d'oublier que eux ont aussi été jeunes et qu'on ne vit pas tous pareils... » (E13)*

La diversité générationnelle du quartier n'aboutit qu'à de rares rencontres entre voisins (le seul cas déclaré de rencontre d'un voisin a été constaté dans le logement social, deux mamans devenues amies et qui se rendent mutuellement et fréquemment des services). Les dates d'implantation dans le quartier jouent manifestement un rôle dans la création et l'entretien des sociabilités. Il existe ainsi une sorte d'empilement des modalités relationnelles qui coexistent ensemble sans jamais se mêler. C'est ainsi que pour de nombreuses personnes, l'arrivée dans le quartier n'a pas été chose aisée. La froideur de l'accueil dans le quartier a été maintes fois signalée et l'épreuve de la salutation représente pour les nouveaux arrivants un passage obligé pour se rendre compte de la nature des relations sociales à l'œuvre au sein du quartier.

« On ne me disait jamais bonjour, même quand je les regardais et que je leur disais bonjour... Et même ici dans le voisinage ! » (E8)

« Mais ce que je regrette c'est qu'il n'y a pas de beaucoup de contact avec les gens des immeubles d'en face, avec la copro d'en face, on se rencontre pas mais j'ai très peu de contact avec eux... On va pas dire qu'il y a de l'agressivité... il y a de l'indifférence et en même temps si on prend le temps, on n'a pas de discussion mais une réponse... mais c'est vrai que ça surprends les gens qu'on dise bonjour. » (E13)

« Nous, on est arrivé, on était les plus jeunes de la génération, enfin des habitants au tout début, on n'allait pas, nous, tutoyer nos voisins qui à l'époque étaient plus âgés, à l'époque c'était... Voilà... Et puis c'est resté... Et puis, un nouveau qui arrive ici, il nous trouve plus vieux, donc il ne va pas nous tutoyer et voilà... Je pense qu'il y aurait une copropriété comme ça, avec toute une série de jeunes de 20/25 ans qui s'installent, ça prendrait une autre allure... Mais ce n'est pas pour autant qu'on ne se respecte pas les uns les autres... » (E4)

Ce déficit de perception des populations en présence démontre que les différences générationnelles d'implantation au sein de Bel Air ont contribué à diviser le quartier en zones de taille réduite où les personnes cultivent des relations très limitées dans le but d'assurer le maintien de la tranquillité du quartier. Vivre à Bel Air demande ainsi d'apparaître dans l'espace public avec la possession de certains codes et de comportements. La déambulation dans l'espace du périmètre est soumise à une forme de vigilance des habitants, qui depuis leur cour ou leur fenêtre, observent et remarquent qui s'y trouvent. Sortir et pratiquer le lieu n'est donc pas anodin car, n'ayant pas à proprement parler de lieu ou de places à fréquenter, les habitants se voient soumis à une évaluation hasardeuse des raisons de leur fréquentation de l'espace public.

II La vie de quartier

Quand on observe avec plus de précisions la teneur des relations sociales, il apparaît qu'un certain nombre d'éléments permettent de comprendre la froideur en apparence des modalités relationnelles. Certes, les habitants disent que la vie de quartier est tranquille, qu'il existe un « vivre ensemble » très ténu ou localisé dans un immeuble ou un lotissement dont la plupart s'accommode. Toutefois, un certain nombre d'évènements sont venus fragiliser l'équilibre sociétal mis en place par les habitants de longue date : la construction récente des logements sociaux, les divers cambriolages dans les maisons ou encore les actes de malfaisance sur la voirie. Ces évènements ne sont pas sans conséquences sur les manières d'être dans le quartier provoquant une attention singulière aux faits et gestes de ses voisins.

1 - Un « vivre ensemble » problématique : « *Notre activité principale, ce n'est pas la vie avec les voisins !* »

L'impression de vivre dans des « *unités indépendantes les unes des autres* » ne participe pas au renforcement d'une vie de quartier. Le calme de ce dernier se traduit davantage par un déficit de relations sociales plutôt que par une tranquillité effective de l'endroit. Les sociabilités distantes « *mais respectueuses* » en disent long sur le vivre ensemble du quartier : la tranquillité obtenue se réalise par une indifférenciation du voisinage. Les visites sont rares et les occasions de se rencontrer le sont tout autant, même si évidemment, les habitants cherchent à valoriser les « coups de main » qu'ils donnent ou reçoivent de la part de personnes qu'ils connaissent depuis parfois plus de 30 ans. Sur ce point, les habitants mettent en avant les tentatives d'organiser une fête des voisins. Dans certains lotissements, l'interconnaissance de longue date a permis sa réalisation :

« *Il faut dire aussi qu'on a pris l'habitude, ce sont les enfants qui avaient fait ça, ils avaient décidé de faire une soirée tous ensemble sur la placette parce que c'est un cul-de-sac... Et ils ont fait ça et puis les parents s'en sont mêlés et maintenant c'est une tradition, chaque année on se retrouve un soir d'été sur la place pour manger ensemble...* » (E5)

...pour d'autres (notamment dans les logements sociaux) les tentatives de se réunir avec son voisinage autour d'un repas ont échoué :

« *On a déjà fait une fête des voisins dans notre immeuble... mais... je dirais que ça a été raté parce que chacun se replie sur soi... peut être de la timidité, peut être d'autre chose... les gens n'ont peut être pas envie de parler... de partager... sachant qu'ici, il y a un mélange de nationalités et d'ethnies... tout le monde vit dans le respect de l'autre et c'est déjà pas mal...* » (E11)

« *Et il y a une dame qui ne nous dit jamais bonjour au-dessus, une dame très très froide qui vit avec son fils, jamais elle ne nous adresse la parole, dès qu'il y a quelque chose, pour la fête du voisinage par exemple, on a tenté de faire la fête du voisinage et personne n'est venu !* » (E8)

D'autres parviennent à considérer l'intérêt d'une telle manifestation dans la mesure où elle ne vient pas entraver la bonne marche de leur quotidien.

« ... Nous, on a une vie sociale à côté avec les associations, voilà, je veux dire, on brasse, on sort, on circule, on rencontre pas mal de gens, voilà... Bon, c'est vrai que, si un jour, quelqu'un lançait l'idée, on pourrait faire une fête de quartier, si on n'a pas un truc de musique ou une visite de nos enfants chez eux, enfin je pense qu'on irait... On ne s'interdit rien ! Mais, moi, je ne serais pas l'initiateur d'un truc comme ça... Mais, voilà, on ne va pas, comme dans certaines copros... On ne se tutoie pas non plus entre nous par exemple... Dans d'autres copropriétés, les gens se sont tutoyés beaucoup plus facilement... Là, non, c'est civilisé. » (E4)

L'importance de la distance relationnelle s'apparente à un acte de civilité : il n'est pas convenu de déranger son voisin et quiconque enfreint cette règle implicite peut être ostracisé.

« C'est sûr que quand on mange dehors et qu'un voisin passe sa tondeuse, c'est tellement exceptionnel qu'on ne dit rien, on ne va pas râler ! Si c'était systématique, je pense que nos invités diraient " C'est quand qu'il arrête le voisin... ! " Mais, le voisin ne le fait pas, parce qu'il sait vivre... Nous aussi, on ne va pas aller tailler la haie alors qu'ils sont entrain de manger... Pour nous, ça nous paraît normal, ça dépend de quel quartier on vient, ça peut paraître exceptionnel, ça dépend dans quel quartier on pourrait être amené à aller on pourrait voir une grande différence... Mais, bon, on n'y va pas, donc tout va bien ! » (E4)

Une personne (la plus âgée de notre population) nous explique comment elle en est venue à se retirer lentement des sociabilités en présence sur le quartier : « Oui, un peu spécial, c'est vrai, c'est chacun chez soi... Et moi, ce n'est pas dans mon caractère d'aller casser les pieds des gens, alors je reste chez moi, je mets la musique et puis voilà ! [...] Rue Victor Hugo, je crois qu'ils ne sont pas pareils parce que je crois qu'ils vont dans les jardins, ils arrivent à se retrouver, je pense, que dans les villas on est plus chez soi... Mais, moi, je suis gênée, du moment que toi tu vas chez les gens et eux après ne viennent pas, je suis gênée d'aller chez les gens, alors je ne vais pas chez les gens, non... On a notre orgueil ! S'ils viennent, la porte est ouverte, je les reçois, mais je ne veux pas embêter les gens... Comme on faisait avant, avant bien sûr, avant avec mon mari, on allait en voiture, voir les cousins, les amis, maintenant je ne veux plus, parce que personne ne vient à part les enfants... » (E19)

« Puis si c'est pour aller avec des vieux et parler de t'as mal où ! C'est peut-être pas bien intéressant non plus ! (rires) Mais, moi, je n'aime pas jouer aux cartes je ne suis pas du genre de la petite vieille à aller dans le club des vieux pour taper du carton, ça ne m'intéresse pas du tout ! » (E2)

Il existe donc à la fois une forme de contrôle social au sein du quartier (tendant à privilégier et à préserver la tranquillité de l'endroit au détriment d'un contact prolongé avec son voisin) et une modalité relationnelle faite d'un mélange de fierté et d'orgueil à ne pas être intrusif. Apparues de façon quasi systématique dans les entretiens, les modalités relationnelles de distance et de retenue, comme celles visant à prévenir l'incivilité ordinaire, contribuent à réduire considérablement les possibilités d'intégration des nouvelles populations. Ceci s'avère

problématique quand on prend en considération le renouvellement générationnel déjà à l'œuvre au sein du quartier.

2 – Un contrôle social fort : « S'il y a des problèmes de bruits et bien on le signale »

Au regard des entretiens, il apparaît que les propriétaires ne forment pas une population homogène dans leurs attitudes comme dans leurs manières de se comporter envers son voisinage. Les plus modérés en termes de contrôle social n'hésitent pas à critiquer ouvertement les attitudes de certains propriétaires, pointant du doigt leur intolérance et le « pinailage » sur certains aspects de la vie en copropriété. « *C'est des broutilles qui sont montés en épingle... C'est par exemple le fait que dans l'appartement, il y a un bébé et ça fait du bruit...* ». Dans certains lotissements ou dans certains immeubles, il a été admis que nombre de décisions quant à l'amélioration de leur lotissement se devaient d'être le fruit d'une démarche collective. On ne construit pas n'importe comment, ni n'importe quoi.

« Le propriétaire a fait démolir un barbecue en briques qu'un voisin avait fait construire au bout de sa terrasse, sous prétexte qu'il était à 3m50 au lieu de 4m... Il l'a fait démolir ! Et plus, pendant les travaux, il venait se brancher sur notre réseau électrique, les bétonneuses, tout ces trucs là, on n'appréciait pas beaucoup parce qu'il ne nous avait pas demandé de permission, rien du tout... Donc, c'était un mauvais coucheur, mais qui ne se gênait pas pour faire ce qu'il avait envie de faire et eux, ils ont fait construire les maisons sans respecter les normes d'urbanisme, avec les COS qu'ils avaient sur le terrain, ils auraient du faire construire une petite maison, ils ont presque deux étages... ! Mais bon, on s'est plaint... » - (E6)

Les changements d'apparence, le taillage des haies ou des arbres ou l'entretien des rues se décident et se réalisent ainsi collectivement :

« On fait aussi nous-mêmes l'entretien quand il faut tailler les haies, les arbres, s'il y a des petits travaux à faire, nettoyer la place ou... L'hiver quand il y a de la neige, parce que le chasse-neige ne passe jamais ici !...Ils oublient de passer... ! (rires) Et finalement, ce n'est pas un mal, parce qu'ils sont passés une ou deux fois et ils nous ont bouché toutes les entrées de portail parce qu'ils accumulaient toute la neige devant et ce n'était pas une réussite... » (E6)

Beaucoup de conflits sont ainsi gérés par l'intermédiaire de la collectivité d'habitants qu'ils forment à l'échelle de l'immeuble ou du lotissement. Sur ce lotissement, l'organisation du paiement de la facture d'eau s'est instituée depuis plusieurs années sous un modèle collectif qui a permis de renforcer les liens entre les habitants de cette zone :

« Il y a l'eau parce que la municipalité n'a placé qu'un seul compteur d'eau à l'entrée du lotissement pour l'ensemble des maisons, c'est complètement absurde, mais c'est comme ça que ça se faisait... Donc, nous amis des compteurs individuels chez nous et au moment où on reçoit la facture d'eau, et bien le président en exercice doit dispatcher à chacun ce qu'il doit payer au prorata de sa consommation... Donc, on est obligé de faire une réunion au moins

une fois par an et comme on a décidé de changé chaque année de responsable, il faut que celui qui va prendre la succession ait une idée de la situation financière... » (E6)

Le fait de décider et de réaliser par eux-mêmes de l'évolution ou de l'amélioration de leur lotissement leur confère une autonomie dans la gestion de leur résidence qu'ils expliquent aux enquêteurs avec beaucoup de précisions. Le groupement d'intérêts des habitants d'une parcelle ou d'un immeuble tend à leur donner une certaine assurance à l'échelle du quartier mais elle provoque des tensions entre propriétaires :

« Au début on n'avait pas mal de problèmes à résoudre sur la copropriété, c'est-à-dire que la rue était privée, l'éclairage était privé, la distribution de l'eau était privée, etc., et au fur et à mesure on a contacté la municipalité ... au début, comme c'était privé, en hiver le chasse-neige n'était pas obligé de passer et comme il y a toujours eu une bonne entente avec la commune, j'ai toujours réussi à résoudre les problèmes au mieux... Ça a été beaucoup plus facile avec la mairie qu'avec certains copropriétaires récalcitrants qui voyaient leur intérêt privé avant l'intérêt collectif. Parce que certains s'occupaient de garder plus ou moins d'ailleurs des enfants et préféraient que les enfants puissent jouer dans la rue, autrement dit pour que la rue leur appartienne. Donc, à cause de ces personnes il a fallu attendre 17 ans pour que ça se fasse... »

Les tensions, pouvant dater de longtemps, expliquent en partie leur distance relationnelle et leur évitement des « *sujets qui fâchent* », comme la politique. Les habitants s'en tiennent à l'existant et à ce qui les relie, à savoir leurs logements et leur coexistence ainsi pacifiée. Aller au-delà de ces considérations, c'est remettre en cause l'équilibre acquis au fil des années.

« On n'aborde pas ce sujet entre voisins... Chacun a le droit de penser ce qu'il a envie de penser... c'est ça le problème ! (rires) On ne fait pas de prosélytisme !... Mais dans le lotissement, au niveau des relations c'est amical, mais... Non... On sait très bien qu'il y en a qui votent à gauche, d'autres qui votent à droite, mais quand on aborde un peu le sujet, c'est surtout sur le mode humoristique ! Ça relève plus de la mise en boîte que d'une volonté de convaincre ! On discute plus de gestion, d'amélioration sur le lotissement... [...] On n'a jamais lancé ce type de sujet, on fonctionne plus sur la convivialité, d'être ensemble, de se donner un coup de main, des choses terre à terre de la vie quotidienne... C'est à ce prix là qu'on s'entend bien... » (E5)

Les habitants, se sentant ainsi responsabilisés, ont ainsi développé une aptitude à observer les comportements d'autrui pour évaluer leur adéquation avec les normes collectives de cohabitation. Implicitement et souvent indistinctement, les règles et les normes collectives s'appliquent à de nombreux comportements, comme l'utilisation du stationnement public. Ces derniers semblent peu suffisants et génèrent des tensions aussi entre propriétaires que locataires.

« Si, si, cette rue est devenue publique, au début elle était privée et elle est devenue publique, il n'y a plus que quelques parkings qui sont privés... Mais, ce n'est pas une rue de circulation, ce n'est pas une rue où les gens tournent, mais on ne veut pas que ça devienne une rue de stationnement pour les gens d'à côté qu'ils soient locataires ou propriétaires, je

pense que les propriétaires ont des parkings, mais que les parkings ne sont pas en nombres équivalents des voitures et les gamins vont grandir et ça va peut-être être insuffisant, donc ils viennent se garer dans la rue, normal... Comme de l'autre côté, il n'y a pas de parking privé, c'est soit de ce côté là-bas, soit, ils vont voir dans cette rue là... Si certains qui n'ont pas de voiture veulent laisser leur parking, ça les regarde, mais nous on sera vigilant, parce que si nous on ne peut plus garer notre voiture... On agit comme ça en se disant qu'une fois ou deux ce n'est pas gênant, mais si ça devient une habitude, ça ne va pas aller... » (E4)

Ce sens de l'observation des comportements des personnes, qu'ils soient du quartier ou seulement de passage, ne possède pas qu'une vertu tranquillisante pour le quartier. Il démontre que la mise à distance effectuée dans les relations interpersonnelles s'effectue par le regard, bien plus que par la discussion. Bien évidemment, la prévention des comportements dérangeants sa propre tranquillité, surtout pour les copropriétés, se fait par la remarque ou par le rappel courtois des règles de bonne tenue.

« S'il y a des problèmes de bruits et bien on le signale, s'il va y avoir la fête d'un côté et bien on le signale c'est tout... C'est sûr que si le problème doit dégénérer on essaie déjà de régler le problème entre nous, si ça ne va pas, on en parle ensuite en copropriété et on déroule ce qu'il s'est passé récemment... » (E4)

Mais qu'en est-il quand il s'agit de personnes que l'on ne connaît pas ?

3 – Un voisinage sous regard : *« Moi quand je ne connais pas les têtes, je regarde ce qu'ils font et je me méfie. »*

L'outil du contrôle social réside, pour une partie de la population, dans le regard. L'expression précédente, émanant d'une propriétaire de 50ans, présente sur le quartier depuis 23ans est symptomatique d'une attitude de défiance. Mais elle s'avère d'autant plus remarquable qu'elle se voit confirmée dans les dires des locataires. Ce regard s'avère pesant pour eux et plutôt mal vécu. Pour ce locataire, le thème du regard est évoqué au début de l'entretien de manière policée :

« A l'intérieur des petites ruelles, il y a des maisons et parfois, les gens sont curieux quand on passe et ils essaient de regarder qui sait... parce que les gens ont peut être pas l'habitude de voir des gens dans ce quartier donc ils regardent... ils sont dans leur jardin, oui, c'est la curiosité... pour savoir s'il y a des têtes qui sont nouvelles, ils essaient de satisfaire leur curiosité... sociale. » (E11)

Plus tard, il précisera la nature de sa pensée en précisant le contenu de ce même regard :

« Quand je passe dans les petites ruelles... les gens sont curieux mais en fait ils n'ont rien à faire... donc on va regarder ce que font les autres... ils se mettent devant leur fenêtre et vont guetter ceux qui passent.. Ils surveillent si le chien, il fait ses besoins sur le trottoir ou pas... Quand tu rentres dans les ruelles, les gens te guettent avec un regard... je ne dirais pas méprisant mais un regard étrange, suspicieux... ça vient des gens qui ressemblent à Hortefeux... je dis la réalité... Quand je passe vers chez eux, avec la poussette du petit, ils

sont capables de se dire « ils n'ont que ça à faire ? Faire des enfants.... » Le regard des personnes âgées, parfois, il est tellement blessant que vous ressentez le choc dans votre cœur et ça... c'est une expérience individuelle... nous, on n'a pas cette habitude guetter le voisin mais eux sont comme ça... » (E11)

La pression sociale par le regard est parfois lourde de conséquences pour cette locataire, musulmane pratiquante, qui décrit ce poids du regard au sein même de l'école.

« Vous savez le matin quand j'emmène les enfants à l'école et que vous dites bonjour à des voisins, les gens détournent le regard, vous avez l'impression que les gens n'ont pas envie de vous regarder... Au début, c'était le contraire, on nous regardait et on devinait qu'ils se demandaient ce qu'on venait faire ici “ Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici, on était tranquille ! ” C'est vrai que j'étais l'une des deux seules femmes voilées qui emmènent ces enfants à l'école ici, et je sentais que “ Wouha, ça y est ! Ils arrivent ! Ils nous envahissent ! ” Voilà, c'est l'impression que j'ai... Et là, on est peut-être un peu plus nombreux et c'est peut-être pour ça qu'ils ont peur... Mais peur de quoi ? Va savoir... » (E8)

L'entretien avec cette personne est un long inventaire de la discrimination ordinaire qu'elle rencontre au quotidien, dans le quartier comme au supermarché, ce qui la pousse à s'interroger pour savoir si sa vision des choses n'est pas de la paranoïa. Elle s'y sent mal à l'aise et souhaite retourner à Saint Martin d'Hères où elle a grandi. Son discours souligne son incompréhension face à de tels agissements.

« Mais après, il suffit de parler avec les gens, de laisser passer une personne âgée “ Je vous en prie, allez-y, vous n'avez pas beaucoup d'articles... ” ; “ Ah, mais en plus, ils sont gentils... ” On a vraiment un drôle de regard sur nous, on nous a stigmatisé j'ai l'impression... Mais venez chez moi, je vais peut-être être un peu dure, mais je n'apprends pas à mes enfants à devenir des guerriers ou des extrémistes, je vis comme tout le monde... ! La télévision, les jeux vidéos, les jeux de société, on vit comme tout le monde, je suis née ici, j'ai grandi ici, j'ai côtoyé Français, Juifs, Arabes, Noirs... Mais, on nous a stigmatisés... On nous a donné une très mauvaise image de nous à la télévision, dans les médias, c'est pour ça que si les gens n'écoutent que ça, ils peuvent avoir peur et c'est normal, je peux comprendre, mais, moi, je n'en peux plus... Je n'y arrive pas, je ne suis peut-être pas assez forte... A Saint Martin d'Hères, jamais, Grand Dieu, jamais, je n'ai eu ce genre de problèmes... » (E8)

Pour cette nouvelle habitante, le désir de retourner à Saint Martin d'Hères est fort. Elle explique que son mari, ne vivant pas au quotidien ces différentes indécrottes, ne parvient pas à la comprendre mais qu'elle a bon espoir de le convaincre.

La distance relationnelle des habitants semble provoquer un malentendu d'envergure aux conséquences assez néfastes pour les personnes concernées. Bien sur, quelques entretiens comportent des expressions racistes et ont pointé du doigt la communauté maghrébine ou rom pour expliquer ce qui s'apparente davantage à une peur de l'intrusion dans le quartier qu'à une crainte d'une communauté en particulier.

« Avant, il y avait bien moins d'étrangers, enfin, nous, on était bien des étrangers aussi, mais maintenant il y a beaucoup d'Arabes, beaucoup d'autres personnes, ça fait peur ! On ne peut pas généraliser, ils ne sont pas tous pareils, mais quand même, quand on entend dire qu'à Echirolles, il se passe des choses pareilles ! Tous ces jeunes ! Ça me fait peur pour mes petits-enfants ! Quand ils sortent je leur dis de faire attention et de ne pas répondre quand on leur dit quelque chose, parce qu'aujourd'hui pour n'importe quoi, ils sortent un couteau ! Ça fait peur ! Avant, c'était plus calme ! Avant les gens sortaient, c'était calme, maintenant, mes petits-enfants quand ils sortent, ça me fait peur... C'est agressif aujourd'hui, il suffit que tu les regardes pour que les autres te donnent un coup de couteau ou un coup de poing ! » (E19)

Et si cette crainte de l'autre ou de la différence qui s'exprime par ces regards n'était qu'une manière de préserver le calme du quartier en excluant a priori tout contact ?

4 – Une crainte des logements sociaux : « Les gens ont des préjugés sur les locataires. »

Tous les propriétaires interviewés ont parlé de la construction des logements sociaux, apparus début 2010. La particularité des logements sociaux est d'être située à proximité d'immeubles de propriétaires dans une allée au bout de la rue Victor Hugo en face de la passerelle menant au parc de Maisons Neuves. Identiques dans leur conception et dans leur forme, ils sont séparés par une clôture. Tous ont mis en avant leur inquiétude première et ont exprimé leur crainte de voir leur tranquillité chamboulée par la venue de nouvelles personnes. Dans la foulée, ils soulignent tous unanimement que ce changement n'a eu aucune incidence sur le quartier. La crainte ne semble ne pas avoir eu de fondements mais son existence permet de mettre en lumière un état d'esprit des habitants du quartier.

« Ben, il n'y a pas de perturbation particulière... La crainte des immeubles... Quand on nous a dit que ça allait être des immeubles, on s'est dit qu'on allait avoir beaucoup de monde en face de chez nous, ça va changer de notre champ habituel... Et puis quel sera... C'est-à-dire que nous, on connaît notre style de voisins, et c'était la crainte de l'inconnu, qu'est-ce qu'il va se passer, mais il ne se passe rien de particulier, tout va bien !... » (E4)

« Il y a une voisine qui disait "mais qu'est ce qu'on va avoir?" et finalement il y a pas de souci... C'est des gens comme nous... il y a eu une petite crainte... on a un petit espace commun et il y en a qui voulait clore parce qu'ils se sont dit les enfants vont venir jouer au ballon... alors qu'il y a deux immeubles dont un de propriétaires... mais ça a pas bouleversé quoique ce soit... mais c'est normal... car ce qu'on entend par les médias, on est trop sensibilisé, on se dit vite, les voitures vont brûler...je crois que maintenant c'est fini, c'est des réflexes qu'on a... et après tu vois que ça se passe bien... » (E12)

Pour les habitants qui voyaient d'un bon œil la venue d'un tel événement, l'explication d'un tel réflexe est donnée par le raccourci qu'effectuent les habitants entre logements sociaux et délinquance. Cette stigmatisation d'une catégorie de population a toutefois été rapidement éteinte devant le constat de la pérennité de la stabilité du quartier : l'arrivée des logements n'a rien changé au calme tant apprécié.

« Ben, nous, on était pour, mais il y a eu beaucoup justement de nos voisins qui ont combattu ça parce que “ Vous vous rendez compte, des logements sociaux ! ” Et puis finalement, ça n’a rien changé, le quartier est toujours aussi calme et puis, ça fait des logements ! Ben, c’était des logements sociaux... Alors qui dit logements sociaux, il y en a qui pensent voyous... En fait, ça n’a rien à voir, donc, ça n’a rien changé... » (E1)

Pour les locataires, la stigmatisation ne résonne pas seulement comme une atteinte à leur respectabilité. Elle est perçue comme particulièrement incommode et dégradante quand elle remet en question leurs efforts d’intégration dans la vie de quartier. Plusieurs d’entre eux tentent de donner une explication de ce phénomène. Pour cet éducateur spécialisé, lui-même locataire et « franco-marocain » passant en ce moment un doctorat en espagnol, le préjugé sur les personnes habitant dans les immeubles du logement social relève d’un manque de culture et d’ouverture à l’autre.

« Ils avaient peur, je sais pas... mais ça peut être aussi la jalousie, quelqu’un qui a payé 650000 euros sa maison et voir qu’il y a des gens qui payent 400 euros pour un logement, alors c’est peut être pas des cas sociaux, mais en tout il y a des logements sociaux... ils sont dans le même coin en plus, ça peut rendre jaloux... Et on a vite fait de dire que les gens qui vivent dans le logement social, c’est des gens défavorisés culturellement et qui ne sont pas instruits... les gens n’ont pas l’esprit critique et peuvent très vite tomber dans l’esprit monotone.... Et ils peuvent se dire, il faut suivre Le Pen. » (E11)

Ne pas faire de distinction est alors le procédé le plus couramment utilisé pour évaluer qui est son voisin. Le raccourci peut être rapide, notamment pour cette propriétaire habitant près de la copropriété de la rue Victor Hugo, qui assimile ce bâtiment à du logement social : « Il y a pas trop de maghrébins, si... dans la barre, il y a des Roms mais autrement ça va... », nous dit-elle.

Pour les personnes qui ont un avis modéré sur la question, l’arrivée des logements sociaux n’a pas été suivie par une volonté de créer une dynamique positive de mixité sociale.

« Cette partie là devant c’est à 100% du logement social et l’autre partie, 100% propriétaire... Je considère que ce n’est pas vraiment un mélange, c’est cloisonné, c’est séparé entre les deux... Voilà, donc, ça nous donne plutôt une impression qu’il y a eu un certain montage qui permettait de construire des immeubles sur une zone complète plutôt qu’une mixité sociale telle quelle était prévue au départ, maintenant, ce sont des choix qui ont été fait, on s’habitue... On est contre, mais ça se passe bien... » (E4)

Le laissez faire constaté quant à l’intégration des nouveaux arrivants a ainsi généré une attitude de défiance envers des personnes qui viennent de s’installer sur cet espace. Les propriétaires, habitués qu’ils sont à définir un entre soi aux règles définies de longue date, voient nécessairement d’un mauvais œil tout ce qui pourrait altérer l’équilibre sociétal qu’ils ont participé à élaborer et à maintenir.

5 – Une inquiétude face aux dégradations et cambriolages : « L'été dernier, ils ont brûlé 3 voitures et je suis resté abasourdi car je pensais que le quartier était tranquille »

Il y a dans le quartier un certain nombre d'évènements récents qui ont marqué les esprits car on les retrouve expliqué sous plusieurs angles de vues. Les cambriolages, les dégradations de véhicule ou les trois voitures brûlées près de la rue Victor Hugo pendant l'été dernier ont fait l'objet d'interprétations diverses de la part des habitants. Une habitante nous explique en détail le cambriolage de sa maison, effectué pendant une de ses sorties le soir. Pour elle, des jeunes venus, d'après elle, d'autres quartiers ont surveillé sa maison jusqu'à ce qu'elle s'en aille puis se sont introduits dans leur maison pour lui subtiliser des bijoux et quelques affaires personnelles. Une autre nous explique comment un « Rom » est venu faire du repérage dans sa cour en prétextant une recherche de ballon, elle l'avait fait fuir mais elle a appris plus tard qu'il avait cambriolé quatre villas.

« L'été, c'est vrai qu'il y a la racaille qui traîne, comme on dit... ça détériore des trucs, je sais que ça casse les abris bus, on y a droit systématiquement... dans le quartier, il se passe rien mais on entend ce qu'ils font, il y a les jeunes qui s'amuse à faire du rodéo sur le pont et voilà... quand il fait beau, ils passent par là et des fois c'est chaud... » (E15)

Cet autre habitant, locataire, nous explique qu'il était presque content que ce soit lui, un « arabe », qui ait été victime d'un bris de glace sur sa voiture, pour montrer aux autres habitants que tout le monde peut subir une dégradation :

« Quand je me suis fait casser la voiture, je me suis dit bon, ça tombe bien car c'est la voiture d'un arabe, car je suis franco marocain, mais j'ai bien aimé que ça soit ma voiture et pas la voiture d'un français car au moins les délinquants ne font pas de différences et que ça arrive même aux arabes, comme ça, ici, les gens peuvent rien dire... » (E11)

Dans le quartier, la présence de systèmes d'alarme est maintes fois indiquée sur les portails des villas. Dans les immeubles, les portes des appartements sont munies de multiples serrures et systèmes de sécurité. Tout laisse à penser que les habitants craignent ces intrusions et cherchent à s'en défendre. La présence de ces jeunes s'avère problématique pour plusieurs habitants notamment ceux situés à proximité de la passerelle qui mène à Maisons Neuves mais tous soulignent le caractère périodique, voire même très espacés dans le temps, de ces intrusions. D'après eux, les problèmes que connaît le quartier sont « importés » par des jeunes venant d'autres quartiers et qui se servent du calme apparent de Bel Air pour commettre délits et infractions.

« ... ils viennent de l'autre côté du pont... il y a des jeunes qui viennent et qui s'installent juste à côté pour fumer, boire... de l'autre côté, il y a plus de HLM etc... ça veut dire qu'il y a plus de perturbations et plus de problèmes et plus de délinquants... il y a plus de danger... ... la peur que les gens expriment, c'est dans la tête car il n'y pas de problèmes ici... mais comme je disais, peut être que la délinquance est importée d'ailleurs, les jeunes d'ailleurs exploitent l'isolement de ce quartier pour venir faire des conneries... ici, dans ces bâtiments, c'est même trop calme... » (E11)

Pour les habitants qui vivent en se sentant protégé de la ville, la passerelle s'apparente à un pont qui vient perturber leur tranquillité insulaire.

« Malheureusement, quand le maire a fait construire la passerelle, il y a eu des vols de voyous qui venaient de l'autre côté en mobylettes... Oui, il y a eu une recrudescence de vols... Ils m'ont arraché mon sac à main vers le gymnase et un gamin, j'aurais pu être sa grand-mère, il avait 12 ans, j'ai cramponné mon sac au moins 10 minutes et je suis restée avec la poignée de mon sac... ! Des vols ! Dès que la passerelle a été faite ! Ils ont cassé des vitres pour rentrer chez les gens, ils ont volé des bijoux, un peu d'argent, quatre vols dans la rue ! Ils ont fait cette passerelle pour faciliter le passage des enfants pour aller au collègue de Saules et à l'école primaire de l'école de Bel Air, et les mamans rouspétaient de devoir faire tout le tour par le pont pour venir à l'école alors qu'elles habitaient en face... Mais les voyous des quartiers en face en ont profité quoi ! En mobylette, en scooter, c'est très vite fait... » (E2)

Pour certains, le fait d'être relié à un quartier de logements sociaux comme Maisons Neuves (qui pourtant comprend aussi des copropriétés) développe un imaginaire singulier. L'absence d'éclairage suffisant rend ce passage peu sûr pour cet habitant.

« Il n'y a pas d'éclairage... l'utilisation de la passerelle, la nuit, les gens pensent que ce n'est pas très sécurisé, alors ils parlaient de ce problème là, par rapport à la liaison Maisonneuves et le reste d'Eybens... Disons que Maisonneuve, c'était une verrue de l'autre côté de la voie express... Donc, je ne veux pas dire que c'est un coupe-gorge, mais je ne laisserai pas rentrer ma gamine à minuit par cette passerelle... ! Et puis, si de ce côté, ça atterrit sur les maisons, de l'autre côté, ça atterrit sur les bois... Le parc, c'est très bien dans la journée, on y va avec les petits-enfants, on passe de l'autre côté, ils ont le grand parc... ... Ou alors doubler la passerelle là avec un gros éclairage, des caméras ou je ne sais pas quoi qu'on puisse s'engager là-dessus sans qu'on se dise " C'est tout noir là-bas, qu'est-ce qui m'attend au bout, je vois des bouts de cigarettes qui fument... " Enfin moi je n'y suis jamais passé à 11h du soir, mais ce n'est pas éclairé » (E4)

La passerelle est pour les habitants situés à proximité l'ouverture vers ce grand ailleurs qu'est la grande ville, sujet à toutes les violences et de toutes les agressions, qui fait craindre le pire pour le quartier lui-même. La liaison au quartier Maisons Neuves, quartier de HLM pour certains, est ainsi le fruit de nombreux fantasmes. Même si certains d'entre eux déclarent fréquenter (de jour) et utiliser les services qui s'y trouvent, il est vu comme un endroit peu sûr. « Avec tout ce qu'on voit à la télévision... », nous dit-on. La sensibilité aux discours médiatiques n'est, pourtant selon eux qu'une manière de confirmer une expérience vécue par eux-mêmes ou par un proche. On nous raconte alors des événements survenus il y a 20 ou 30 ans, en nous expliquant qu'une mère, une épouse ou un de ses enfants a connu des problèmes, des vols ou des agressions. Cette impression d'insécurité est pourtant paradoxale pour nombre d'entre eux : « Ici, c'est peut être les dames seules qui ont un sentiment d'insécurité... et encore pas toutes... ». Il semble même que l'émergence de cette impression soit le résultat d'un contraste entre la vivacité des centres urbains et le calme de leur lieu de résidence. Il existe visiblement un lien entre le sentiment de « dangerosité » de l'extérieur du quartier et une forme d'injustice quant au traitement municipal du quartier. Si on ajoute à cela, l'isolement social de certaines populations, il est possible de s'interroger : et si la crainte de

l'en dehors du quartier n'était pas une manière d'exprimer ou de souligner différemment la sensation d'abandon ressentie ?

III Les relations avec l'extérieur du quartier

Au-delà, des images et de la vie du quartier qu'ont les habitants, ces derniers entretiennent des relations fortes avec le territoire Est de la commune, des relations très contrastées avec le bourg d'Eybens, les institutions et les équipements communaux dans et hors quartier, et de bonnes relations avec la gendarmerie.

1 - Des pratiques territoriales à l'Est de la commune : « *En cinq minutes, on est plus près de Poisat que d'Eybens...* »

La situation limitrophe du quartier de Bel Air par rapport à Poisat, Saint-Martin-d'Hères permet aux habitants de diffuser leurs pratiques spatiales essentiellement sur l'Est de la commune, et un peu sur le Nord. L'attractivité des autres communes environnantes demeurent importante.

« *C'est jouissif car on a l'impression d'avoir un pied sur trois communes... avec autant de facilités... on a une diversité de choix en fait notamment sur les marchés...* » (E13)

Beaucoup d'habitants déclarent aller à pied faire leurs courses au Carrefour ou au Norma à Poisat, voire à Carrefour de Grand'Place.

« *C'est vrai que les commerces d'Eybens sont loin quand même, c'est assez loin et c'est pour ça qu'on va à Poisat, mais est-ce que c'est un problème ? Non... Pas vraiment* » (E1)

« *Disons qu'Eybens, c'est nul en commerces, déjà nous, en 5 minutes, on est plus près de Poisat que d'Eybens... Poisat, c'est beaucoup plus près, et qu'est-ce qu'il reste sur Eybens ?! Au moins quatre banques, il n'y a qu'une épicerie, il y a un marché le mercredi qui est plus cher que là où je vais sur l'avenue, j'ai regardé les prix ! Alors je vais sur ce marché qui a lieu deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, en hiver, il y a un Norma qui est de l'autre côté du pont, je me sers aussi au Norma et à côté, il y a mon boulanger, c'est à 10 minutes à pieds, donc tout ça, c'est très pratique, on a intérêt à se servir sur Poisat, à Eybens, il y a quoi ?!* » (E2)

« *Mais on peut répondre que Poisat est à 10 minutes à pieds... je veux dire que ce n'est pas un gros handicap, quand on travaille, on circule d'avantage donc on s'arrête sur les supermarchés sur le parcours, quand on est à la retraite effectivement on peut aller à pieds de l'autre côté, ça fait marcher...* » (E4)

« *Bon, je prends les bus mais de temps en temps, aller à Grand Place à pieds, ça m'arrive souvent... passer vers les écoles, je mets un quart d'heure.* » (E10)

D'autres, souvent les mêmes, disent aller plus loin pour faire leurs courses, soit en s'arrêtant aux commerces présents sur leur parcours de travail, soit à titre exceptionnel, en allant au Leclerc de Saint Martin d'Hères, et au Carrefour de Grand'Place. Pour faire leurs courses, ils se déplacent essentiellement en voiture.

« Moi, je vais au plus proche... Grand Place, Comboire... mais pas souvent car je fais beaucoup de courses sur les petites commerces sur ma route en revenant du boulot... j'aime bien faire marcher les petits commerces... je ne vais pas au Bourg d'Eybens, je préfère faire ça sur Grenoble... » (E11)

« Donc nous pour les petites bricoles on va à un petit casino du côté de Poisat ou alors on fait les courses sur le Leclerc de Saint Martin d'Hères et pour les gros truc, alors exceptionnellement on va au gros Carrefour à Echirolles, mais on n'aime pas trop y aller... » (E2)

Une femme, habitant dans le logement social déclare demander régulièrement à sa voisine avec qui elle est amie de l'amener faire ses courses pour éviter de « rentrer de l'arrêt de bus avec des gros sacs » car ce dernier est situé à « 1,3 km » de chez elle. Mais, pour beaucoup d'habitants, l'absence à proximité d'arrêts de bus ne représente pas une difficulté particulière. Au contraire, certains y voient même une façon de conserver le calme du quartier, au regard des populations qui pourrait s'y arrêter :

« Pour aller à l'arrêt de bus de Poisat, en marchant tranquillement on met 5 ou 6 minutes, alors bien sûr, on pourrait que ce serait bien qu'il y en ait un au bout de la rue... Mais qui dit arrêt de bus, dit des bus toutes les 5 minutes, avec des gens qui vont arriver, qui vont circuler, je ne pense pas que ce soit... Enfin, moi, je n'y vois aucun intérêt... (E4)

Pour les actifs, l'usage de l'automobile s'avère être un vrai casse tête. La nécessité d'organiser son parcours et de prendre en compte les horaires incommodes de grande circulation sur le Jean Jaurès les dissuadent ou les contraignent dans cette utilisation.

« La voiture, la voiture... En fait, c'est vrai, ici, on ne prend pas facilement les transports en commun, nous ; parce qu'il faut quand même assez marcher pour aller aux arrêts... Et puis, il n'y a pas que ça, c'est aussi une question de temps chronométré, on a quatre enfants, s'il faut aller jusqu'à l'arrêt de bus, marcher, attendre le bus... Du coup, on arrive moins à optimiser notre temps en fait... Je pense que c'est ça... Mais ça serait quand même bien qu'on s'y mette un peu ! » (E3)

La pratique de la commune de Poisat apparaît donc comme centrale ; et la proximité géographique des transports en commun de cette commune contribue à diffuser les pratiques spatiales à partir de ce territoire sur le reste de l'agglomération grenobloise.

2- Les relations avec le bourg : « Le bourg est un peu loin pour nous ! »

Les relations avec le bourg d'Eybens sont très contrastées. Certains habitants disent aller au bourg rarement, voire jamais, et par conséquent ne pas le connaître. Le manque d'attractivité du Bourg y serait pour beaucoup.

« J'y vais pour les enterrements et quand je vais à la Mairie... j'y allais quand j'étais petite et quand j'allais à l'école là bas...je suis né en face du crédit agricole, c'est vous dire... mais sinon, non, j'y vais pas. » (E9)

« On va y aller pour le marché de Noël s'il fait beau, mais moi, je n'y vais pratiquement jamais... » (E2)

« Le bourg d'Eybens ? Je ne connais pas...il n'y a pas grand-chose... je trouve que cette place, elle est un peu triste quand même, il faut mettre un peu d' « épice » dans ce coin là... c'est triste...ça manque de vie, de popularité... je m'approche même pas... » (E11)

D'autres habitants disent s'y rendre pour côtoyer des équipements, utiliser des services qu'ils ne trouvent pas à proximité de leur quartier. Ainsi, certains vont de temps en temps à la poste, au marché, à la mairie, et se balader vers la piscine.

« Ils ne sont pas loin les commerçants, il y a des toubibs et des kinés, il manque rien de vraiment particulier au niveau services... ce n'est pas bien loin... mais bon, on est les parents pauvres... » (E14)

« Et moi, je sortais à peu près une heure par jour avec le chien et je me promenais dans le quartier et du côté de la Poste, de la piscine au parc là derrière c'était très agréable, mais je ne faisais pas de grandes ballades comme ça ! Et j'aimais beaucoup mon chien, ça fait deux ans qu'on l'a perdu... Donc je me ballade moins à pieds ! On avait des conversations notamment avec tous les gens qui avaient des chiens ! » (E5)

Ces déplacements vers le centre d'Eybens sont vécus différemment par ces habitants. Pour certains, ces pratiques du centre sont vécues comme une nécessité. Il s'agit de pallier l'absence de commodités sur le quartier.

« Avec le marché, on en arrive à retrouver le noyau du centre ville qui nous manque ici... on fait des cadeaux au boucher qui est très sympa et qui nous fait des cadeaux en retour, c'est très sympa...le bourg est un peu loin pour nous. » (E12)

Pour d'autres, ces quelques pratiques sont vécues positivement. Des habitants soulignent notamment que la création du marché à l'extérieur du quartier a permis aux habitants de se rencontrer au bourg : « Il y a le marché qui nous a changé les choses, il est vers l'Odyssée, il marche très bien et ça a bien créé quelque chose dans le quartier, on voit des gens du quartier, on discute deux minutes, il y a un certain climat... c'est important qu'il se passe quelque chose car ça manque un peu... » (E12)

Cette faible fréquentation du centre d'Eybens s'explique par la représentation que les habitants développent à l'égard du bourg. Le bourg n'est pas considéré comme une centralité, un cœur de village. Il est perçu comme un secteur trop éloigné, pour y aller à pied, et pas assez central dans les aménités qu'il propose, pour que les habitants de Bel Air s'y rendent régulièrement.

« Bien sûr, c'est plus loin que Poisat, mais ça m'arrive encore un peu d'y aller... j'y vais très occasionnellement, faut trouver quelque chose à y faire en fait, c'est plus facile d'aller sur Grenoble ou Grand Place... Saint Martin d'Hères et Poisat, c'est plus évident pour moi car je peux y aller à pieds...au niveau citoyen, c'est mieux d'y aller à pied en plus. » (E20)

3- Les relations avec la Mairie : « *On est les parents pauvres de la commune !* »

La perception de l'action municipale est identique chez les habitants qu'elle soit due à leur implication dans la vie du quartier ou à leur durée de résidence sur le quartier. Les habitants apprécient la gestion de la commune réalisée par les services municipaux et le maire, mais ont le sentiment que cette gestion coûte chère et qu'elle n'est pas équitable entre quartiers. Les habitants remarquent les nouveaux véhicules de la police municipale, estime que le nombre d'employés de la commune est important. Cette attention démontre un suivi des activités municipales tout comme une connaissance de son personnel.

Ainsi, les habitants citent fréquemment le nom du maire, de certains techniciens ou de personnes élues au conseil municipal en appréciant la gestion générale de la commune. Certains habitants semblent interpeller le maire assez fréquemment, par le biais de courriers ou lors de manifestations diverses auxquelles ils sont conviés.

« Je pense qu'il y a toujours à redire sur la gestion d'une commune, je pense qu'elle est assez bien gérée parce que c'est assez serein dans tous les quartiers » (E4)

« Moi, je ne suis pas socialiste mais je trouve que Mr Baietto, il fait bien son boulot... ce n'est pas le meilleur des maires mais ce n'est pas le pire... il fait ce qu'il peut, il le fait pas mal... » (E12)

Mais, ces habitants pensent que cette gestion coûte trop chère et que leur quartier n'en profite pas.

« Je trouve que les gens qui y sont, sont très compétents... mais je trouve qu'il y a trop de personnel à la mairie... il y a je ne sais pas combien de personnes qui y bossent, à tourner en ronds... j'admets qu'il y a du boulot Eybens est grand... mais pas autant... entre les espaces verts, les ceci et les cela... on paye beaucoup de gens... je ne sais pas s'ils travaillent beaucoup. » (E14)

« La seule chose que je reproche au maire c'est qu'il y a trop de personnel... c'est inimaginable... ça fait partie des problèmes et que je vois que ces messieurs de la police municipale qui arrivent en Mégane, j'ai mon sang qui fait deux tours... avec toutes les politiques de restriction qu'il y a en ce moment... Le tout, c'est de vérifier si c'est nécessaire, on peut avoir un doute car aujourd'hui on sait que le coût induit par la fonction publique est lourd et peut être qu'il faut réfléchir à deux fois... c'est compliqué... car après ça fait des chômeurs... mais on va pas embaucher tous les chômeurs pour qu'il y en ait moins... » (E12)

Ils ont le sentiment d'être délaissés au regard de l'action municipale et de n'exister que pour payer des taxes et des impôts.

« Rien n'a changé ici... tout est pareil, toujours la même chose... une fois, j'avais écrit à Mr Baietto et ici, on collecte les impôts, mais on est les parents pauvres de la commune... parce que pour Noël, il y a des illuminations partout mais rien là... on est loin du bon dieu... et on est là que pour les impôts... ça on nous connaît bien, mais j'aimerais mieux qu'ils nous oublient un peu... on paye pas mal cher et ça va pas du tout... ça fait 40 ans qu'ils doivent faire une entrée charretière mais ça n'a rien fait... j'ai écrit mais rien derrière... au centre du

village, il y a tout ici, rien... on en parle avec les voisins et elle le dit qu'il y a pleins de choses qui ne vont pas dans le quartier... » (E14)

« Ici, les vieux sont juste bons à payer la taxe foncière ! » (E2)

En outre, ce sentiment d'injustice, d'être délaissé, loin de tout, est conforté par le fait qu'ils ne sont pas informés de ce qui se passe sur la commune. L'efficacité de diffusion du bulletin municipal est ici mise à mal.

« Je regarde parfois ce qu'il y a au CLC, je vais parfois à la piscine pendant l'été mais je ne dirais pas qu'on manque d'informations mais pour les activités que fait la mairie, il y a pas assez de pubs, je trouve... si, on ne lit pas le bulletin de la mairie, on ne peut pas avoir accès à l'information...on rate les activités en fait... le bulletin arrive en retard mais ce qu'il faut savoir c'est que les gens ne vont pas avoir le temps et le courage de lire un bulletin pour trouver l'information... tout le monde n'aura pas cette curiosité de chercher à l'intérieur et on peut rater pleins de trucs mais sans le savoir. » (E11)

« Le journal d'Eybens, on le reçoit le 20 du moins... vous regardez dessus : ah, il y a un truc sympa, ah trop tard, c'est passé... on l'a déjà signalé... je sais pas si c'est un problème de la municipalité ou de la distribution mais ce n'est pas normal...les infos arrivent en retard...en plus, c'est dommage car il est intéressant ce bulletin, on est au courant de ce qu'il se passe... on aime bien ce petit journal... il y a pleins de choses qui permettent d'avoir tout ce pense bête qui sert vraiment... » (E12)

4 - Les relations avec la gendarmerie : «Je les trouve très réactifs.»

Les relations avec la gendarmerie sont perçues comme bonnes par les habitants. Bien visibles et fréquemment remarqués en déplacement sur le quartier, la présence de la gendarmerie permet à l'évidence de rassurer une partie de la population.

Beaucoup d'habitants témoignent de l'augmentation des déplacements de la gendarmerie dans le quartier et ont l'impression que cette présence plus forte et régulière contribue à faire baisser la délinquance et le sentiment d'insécurité.

« Oui, on la voit souvent mais en même temps, je ne suis pas toujours à ma fenêtre, je la vois l'été quand je suis dehors... bon, c'est bien, ils passent, avant ils ne passaient pas et on s'est fait cambrioler... Maintenant, il y en a moins ici, il y en a eu sur Poisat l'année dernière...c'était quand ça ?... quand le ramadan a été fini... il y a des marocains qui faisaient le ramadan et ont ouvert leur fenêtre et ils sont sortis à la fin du repas et ils ont vu des gars qui étaient en train de braquer une bagnole... » (E19)

« Il y a eu quelques cambriolages dans le quartier mais je les trouve très réactifs... c'est par périodes qu'il y a des soucis donc on les voit quand il y a des problèmes... il y a des gens de passage... des gamins bien souvent... c'est des petits vols... des effractions... dans le lotissement en face mais ça s'est calmé, nous, on n'a rien eu, je touche du bois.... Nous, on ne peut pas dire qu'on soit en insécurité. On n'a pas ce sentiment là... » (E12)

Les relations entre la gendarmerie et les habitants semblent valorisés par ces derniers. Le bon accueil fait par les gendarmes lors de plaintes habitantes contribue à atténuer le sentiment d'être délaissé, sentiment qui s'exprime fortement quand on aborde les relations avec les services municipaux.

« Non, là pendant les vacances, on signale et on est bien reçu par les gendarmes chaque fois quand j'y suis allé et effectivement on les voit circuler, alors est-ce que c'est dissuasif, est-ce que c'est pour la forme, je n'en sais rien, mais ce n'est pas un quartier laissé à l'abandon... » (E6)

5 - Les relations avec le CLC : « Il n'y a rien de spécial... »

Les habitants du quartier Bel Air fréquentent très peu le CLC, hormis certains parents avec enfants qui n'ont rien à redire quant à la programmation des activités. Pour les autres, il y a le sentiment que les activités qui s'y développent ne les concernent pas.

« On en profite peu... » (E12)

« Quand ça s'est implanté, ça a été assez souvent utilisé pour des fêtes d'associations, des fêtes de familles, avec la danse, la musique (...) Maintenant au niveau des activités... Non, je n'y vais jamais, pour moi comme pour ma femme, nos activités musicales nous mobilisent dans d'autres coins, donc on n'y va pas... Mais ce n'est pas exclu qu'on y aille... Mais on ne s'y arrête pas pour voir ce qu'il y a de nouveau... » (E4)

« Il n'y a rien de spécial... On prend une adhésion et puis ensuite on va à ce qui nous intéresse... Bon, ça fait deux ou trois ans qu'on n'y va pas parce qu'on n'a pas de chose particulière à développer dans ce domaine là... Bon, c'était un centre de loisir quoi... Sans rien de vraiment spécial en qui nous concerne quoi... » (E7)

« Sincèrement, non, je n'y vais pas... ça ne m'attire pas... parfois, ils mettent des films en plein air mais un film en plein air, il y aura trop de monde et voilà ça discute, je trouve que ce n'est pas des conditions pour se concentrer pour regarder un film... » (E11)

D'une manière générale, les habitants, et notamment les nouveaux habitants arrivés dans le quartier, ont l'impression que, faute d'informations, il n'y a pas d'activités culturelles et sociales qui pourraient les intéresser. Le manque de diffusion de l'information se fait ressentir. On nous parle de tableaux d'affichage au début du territoire communal.

« Depuis mon arrivée ici, je n'ai jamais vu une activité qui concerne une association, il n'y a pas d'informations... La preuve, j'ai un répertoire d'activités ici même, mais je n'ai jamais rien vu. Aucune idée de ce qu'ils font... je me demande ce qu'ils font... c'est un problème d'accès à l'information... à part le petit écran qu'il y a au bout de la rue en bas... mais il n'y a pas tout... » (E11)

6 – Les relations avec l'école : « Il y avait des différences entre certains parents et nous... »

Le vécu à l'école primaire pour les habitants de Bel Air semble différent.

D'un côté, des habitants parents qui sont satisfaits du fonctionnement de l'école et de l'accueil fait aux enfants.

« Ben très bien... L'avantage, c'est que c'est une école mixte en terme de population, alors qu'avant on était au bourg et c'était un petit peu plus bourgeois, là au moins il y a vraiment tous types de population, c'est vraiment mélangé... Bon il ne faut peut-être pas que je le dise puisque c'est anonyme, mais à l'école du Val par exemple, tous les enfants du voyage vont à l'école du Val, ils ne vont pas à l'école du Bourg ou à l'école de Bel Air... Ce que je veux dire, c'est qu'il y a quand même des écoles un peu privilégiées. » (E3)

De l'autre côté, il y a des parents qui ne sont pas satisfaits et qui mettent en avant que l'institution scolaire aurait des pratiques discriminantes.

Ainsi, un couple d'habitants retraités explique que l'institution scolaire a décidé d'adapter les pratiques culinaires et d'en favoriser certaines au détriment d'autres.

« Alors, on a appris ça... et ça nous a pas plus, ils ont supprimé le cochon des menus... alors, à la base, le hallal, ce n'est pas le problème, mais non, en termes de laïcité, je suis pas d'accord, il y a eu un gros patacaille... moi, j'ai été outré, ils ont voté je sais pas quoi mais là faut pas exagérer, c'est embêtant car je trouve que c'est un recul de civilisation pour moi... » (E12)

Et une nouvelle habitante, tunisienne, qui souhaiterait tisser des liens avec l'institution scolaire, se sent rejetée, stigmatisée parce ce qu'on lui a interdit de participer à certaines activités scolaires, au motif qu'elle porterait un voile.

« Alors c'est plus par rapport à l'école, j'étais regardée plutôt de travers et je me suis dit " Allez, ce n'est pas grave, je prends le dessus, quoi qu'il se passe, allez, je m'en fous... J'aime bien le quartier, c'est calme, ce n'est pas grave... " Et c'est vrai que ces derniers temps, à l'école, il y a un petit souci par rapport à l'accompagnement scolaire.... Pour l'accompagnement scolaire, et c'est que sur l'école de Bel Air, on nous a clairement dit à nous mamans voilées qu'on était clairement interdites d'accompagner nos enfants, alors que il y a quelques temps de ça en début d'année, j'avais accompagné deux fois mon petit pour une sortie à la patinoire, ça s'était super bien passé... Et là, au dernier conseil d'école, ils ont voté une circulaire comme quoi c'était interdit... Alors la directrice ne veut pas m'entendre parler. C'est voté, c'est voté... J'ai vraiment eu l'impression d'un coup de poignard dans le dos... On a laissé passer du temps pour qu'on vienne... J'ai l'impression qu'il y a une vengeance en fait... » (E8)

La discrimination à l'égard de nouveaux parents faite à l'école corrobore cette volonté des anciens habitants de tenir à distance les nouveaux habitants, tout en les contrôlant leurs pratiques et leurs comportements.

« A l'école, par exemple... Mais, non, en fait il ne s'est rien passé de particulier à l'école, mais je sentais qu'il y avait des différences entre certains parents et nous... Je veux dire, on ne va se taper sur l'épaule avec les professeurs, mais je vois bien qu'il y a une certaine différence avec d'autres parents... C'est vrai qu'il n'y a pas eu d'évènement particulier... Il

n'y a pas eu d'évènement particulier... Mais, je vous ai dit par rapport à la manière dont les gens nous regardent, ils nous regardent de haut, même comme je vous ai dit c'est peut-être aussi de la paranoïa, mais il s'est avéré qu'en votant justement ça à l'école, il s'avère qu'on ne vous aime pas trop, donc on vote contre vous... » (E8)

IV Les planètes

Présentation des planètes

Les différentes personnes interviewées pendant les phases de l'enquête peuvent être décrites en fonction de critères, parfois non exclusifs, qui permettent de saisir davantage la dynamique sociale du périmètre comme son esprit. Les catégorisations suivantes sont ainsi une manière d'appréhender l'espace en mettant en lumière des profils d'habitants caractérisés par des similitudes de comportements qui permettent de mettre à jour la spécificité du quartier étudié. Ces différentes planètes sont en relation étroite et en interaction profonde, participant toutes à la dynamique de la zone d'habitation, ce qui explique d'une part que certains interviewés peuvent se retrouver partagés entre plusieurs planètes. Cette typologie a pour objectif de catégoriser les principales tendances dans les manières d'habiter et de vivre cette zone. Non exclusives les unes des autres, offrant de nombreuses connexions entre elles, l'utilisation d'une telle typologie entend moins décrire une réalité effective que des tendances de comportements et attitudes repérées de manière significative dans les entretiens.

1 - La planète des « conservateurs »

Une première planète d'habitants, celle des « conservateurs », semble dominer le quartier de Bel Air.

Les habitants « conservateurs » sont des habitants originaires de la région ou immigrés italiens, souvent âgés qui résident dans le quartier depuis plus de 20 ou 30 ans. Ils sont retraités de la fonction publique, autrefois employés, cadres moyens, et ont pu accéder à la propriété et devenir propriétaires d'une maison individuelle ou d'un appartement. Ils se sont installés dans ce quartier, car il offrait un cadre de vie de qualité, un « vivre à la campagne tout en étant en ville ». Ils n'envisagent pas de partir et souhaitent vivre aussi bien que possible dans le quartier et profiter de sa situation géographique.

Ces « conservateurs » ont beaucoup investi dans leur logement et ont très peur que leur bien et le quartier se dégradent. Ils ont peur de toute nouvelle construction qui est signe d'une urbanisation rampante et de l'arrivée de nouvelles populations et de l'intrusion de personnes extérieures aux quartiers. Ils pensent que ces populations peuvent mettre en cause le « vivre ensemble » tranquille du quartier.

L'état d'esprit de ces « conservateurs », au-delà du fait qu'ils ont du mal à accepter tout changement, est celui de l'injustice et de l'inquiétude. Tout ce qui peut remettre en cause la qualité de vie acquise, par exemple, les dégradations, les cambriolages, une gestion communale insuffisante du quartier, est vécu comme une injustice et une inquiète.

Aussi, pour sauvegarder cette qualité de vie acquise, ces habitants ont mis en place des règles de fonctionnement social qui sont une mise à distance des voisins, des nouveaux habitants, un contrôle fort de ce qui se passe dans la rue, et un entre soi conforté à l'échelle du lotissement ou de la copropriété, voire de l'espace domestique. Certains de ces « conservateurs » s'en ferment chez eux et se protègent, en sécurisant leur maison avec différents dispositifs. Ils regardent par la fenêtre ce qui se passe dans la rue. D'autres, parfois les mêmes, ont une

connaissance du fonctionnement administratif et politique du territoire d'Eybens et savent à qui s'adresser pour résoudre un problème ou défendre leur tranquillité. Faire appel au maire, à l' élu, au gendarme ou au syndic est une de leurs stratégies pour que les règles du « vivre ensemble », telles qu'ils les ont conçues, perdurent dans le quartier.

2 – La planète des « soumis progressistes »

Une deuxième planète d'habitants est celle des « soumis progressistes », qui est liée à la première. Cette planète ne s'oppose pas à la première, même si certains habitants aimeraient développer de nouvelles normes et règles de vie pour le quartier, mais elle se voit contrainte d'obéir aux règles et aux normes établies par la planète des « conservateurs ».

Ces habitants « soumis progressistes » sont soit des habitants originaires de la région ou immigrés italiens, souvent âgés qui résident dans le quartier depuis plus de 20 ou 30 ans, soit de « nouveaux » habitants. Ils sont propriétaires de maison individuelle ou de logement collectif, ou locataires dans les copropriétés.

Les anciens « soumis progressistes » sont retraités de la fonction publique ou du secteur privé. Autrefois employés, cadres moyens et supérieurs, ils ont pu accéder à la propriété et devenir propriétaires d'une maison individuelle ou d'un appartement. Comme pour la planète des « conservateurs », ils se sont installés dans ce quartier, car il offrait un cadre de vie de qualité, un « vivre à la campagne tout en étant en ville ». Ils n'envisagent pas de partir et souhaitent vivre aussi bien que possible dans le quartier et profiter de sa situation géographique.

Ces anciens « soumis progressistes » ont également beaucoup investi dans leur logement et souhaitent que leur bien et le quartier ne se dégradent pas. Mais, contrairement à ceux de la première planète, ils n'ont pas peur de toute nouvelle construction, de l'arrivée de nouvelles populations et de l'intrusion de personnes extérieures aux quartiers. Ils pensent que ces populations peuvent amener d'autres valeurs, pratiques et permettre le renouvellement du « vivre ensemble » du quartier qui leur paraît inexistant et désuet. Ils font confiance à ces nouveaux habitants qu'ils soient propriétaires ou locataires, français ou d'origine étrangère.

Les nouveaux « soumis progressistes », quant à eux, sont employé, professeur des écoles, documentaliste ou ouvrier. Ils ont fait le choix d'habiter Bel Air car ce dernier leur apparaît comme un quartier tranquille et agréable. Certains nouveaux propriétaires sont des héritiers. Ils ont repris le logement de leurs parents et avaient donc une connaissance familière du quartier. D'autres ont fait la connaissance de la ville, avant celle du quartier, en fréquentant des équipements tels que la piscine, par exemple.

Ces nouveaux habitants souhaitent profiter de la tranquillité du quartier et de sa bonne localisation, permettant d'accéder facilement au reste du territoire – à Poisat, à Saint-Martin d'Hères, à la voie rapide Rocade Sud -, et de ses quelques aménités (école, centre social, poste, piscine, parc). Certains de ces habitants souhaitent s'investir dans les activités du quartier, mais ont l'impression d'être rejetés par les « conservateurs ». D'autres ne souhaitent pas s'investir. Ils méconnaissent ce qui se fait sur le quartier, au centre social, par exemple, et dans les associations, et ne cherchent pas à approfondir leurs relations de voisinage. Ils vivent ce quartier comme un quartier-dortoir.

L'état d'esprit de cette planète est celui d'une aspiration au changement, d'une confiance dans la nouveauté et d'une volonté de construire un nouveau « vivre ensemble » pour le quartier. Mais faute de stratégies pour diffuser ce nouvel état d'esprit, ces habitants progressistes se soumettent à l'état d'esprit imposé depuis longtemps par les conservateurs.

V Le bulletin météo

Avis de beau temps

- Un calme et une sérénité grandement appréciée.
- Une partie des habitants retraités sont très actifs (associations, activités culturelles, sports divers...) mais ne trouvent pas sur le quartier de choses à faire. Capter ce public pourrait mettre en vie le quartier par le biais du CLC.
- Des habitants qui savent régler par eux-mêmes un certain nombre de problèmes de voisinage. Cette autonomie peut être un levier pour dynamiser le quartier.
- Le renouvellement de population reconfigure les modalités relationnelles et ne peut que donner un souffle nouveau à la vie de quartier s'il est pris dans un dispositif d'accompagnement.
- Plusieurs habitants participent à des associations de rapprochement interculturel et de dialogue interreligieux ce qui pourrait atténuer les préjugés sur les locataires et les nouveaux arrivants.

Avis de mauvais temps

- Manque de visibilité des activités du CLC.
- Les nouveaux habitants ont du mal à s'intégrer avec ça et là des problèmes de stigmatisations quant à leur origine ethnique.
- Un sentiment diffus d'abandon de la part de la commune qui peut apparaître pour certains comme de l'injustice.
- Une mixité générationnelle qui a tendance à diviser le quartier.

- Un manque de commerces de proximité qui peut être un problème pour une population vieillissante.
- La passerelle reliant le quartier à Maisons Neuves est perçue par certains habitants comme dangereuse du fait d'un manque d'éclairage.
- Une différence de traitement ressenti par les habitants en termes d'entretien des voiries et d'animation du quartier.
- Quelques problèmes de discrimination ressentie au niveau de l'école pour certains parents d'origine maghrébine.
- Quelques difficultés de stationnements alimentent les tensions entre les locataires.
- Une diffusion peu efficiente des informations municipales qui alimente un sentiment d'abandon du quartier de la part de la commune.

Les points saillants

Le renouvellement de populations s'effectue en reproduisant certains comportements déjà institués comme la distance relationnelle. La retenue des habitants est par contre peu comprise par les nouveaux arrivants qui ont vite fait de prendre cette attitude pour de la méfiance voire même de l'ostracisme. Après une période d'inquiétude quant au renouvellement apportée par la construction des logements sociaux, la situation semble s'être apaisée devant l'immuabilité des manières de vivre le quartier. Par ailleurs, dans les lotissements ou les copropriétés, des tensions existent entre habitants pour les questions d'amélioration de leur propriété commune. Pour d'autres, le quartier est le parent pauvre de la commune due à une perception de traitement différentiel au regard d'autres quartiers comme les Ruires ou le Bourg. Nous suggérons à la commune de penser une communication nouvelle quant aux activités du CLC ainsi qu'améliorer la diffusion du bulletin municipal.

VI Les indicateurs qualitatifs du BQ

1 - Les manières d'habiter : habiter chez soi et au-delà

Les manières d'habiter le quartier sont multiples. D'une part, une bonne partie de la population, disposant de ressources suffisantes, externalise leurs activités culturelles, sportives ou associatives en se servant des possibilités offertes par d'autres communes ou par l'agglomération. La possession de résidences secondaires permet à ces habitants de ne pas vivre complètement le quartier en n'étant pas toujours présent sur ce dernier. Pour une autre partie de la population, notamment chez les plus âgées, cette présence peut s'avérer continue

et peut même se limiter à l'appartement ou la villa. Les pratiques sont réduites tout comme les sociabilités qui en découlent. Les nouveaux arrivants ont pour leur part tendance à maintenir les liens et les activités de leur ancien lieu de résidence ne trouvant dans leur nouvel espace de vie suffisamment de choses pouvant faciliter leur intégration à la vie de quartier.

2 - L'esprit de quartier : retenue sociale et maintien de la tranquillité

La méfiance vis-à-vis des nouveaux arrivants et des personnes étrangères au quartier crée un climat à la tonalité particulière. La suspicion, voire même la jalousie, se combine au sentiment d'injustice que leur procure la sensation d'abandon de la part de la municipalité. Dans cette ambiance, la relation à l'autre est problématique et aboutit pour certains à une forme d'isolement social. On craint parfois la présence de personnes extérieures au quartier comme on s'interroge sur les raisons de leur présence. Ces craintes alimentent ainsi une certaine méfiance vis-à-vis de personnes habitants sur la quartier mais qui ont une apparence étrangère, pour ne pas dire étrange. Dans ce climat, la présence de la gendarmerie rassure. L'évocation fréquente de la nécessité d'un ordre public rigoureux souligne l'importance de l'autorité pour les habitants qui se traduit sur le quartier par un contrôle social imposant.

3 - La sociabilité dans le quartier : favoriser l'entre soi

La réduction des sociabilités à l'entourage familial ou aux personnes habitant dans sa propriété contribue à former l'image d'un quartier aux relations sociales ténues. Il existe, pour une partie de la population, une difficulté à considérer les différences de générations et de statuts sociaux, et à les intégrer dans un mode de vie commun. La faiblesse du vivre ensemble a pour effet de générer un esprit de quartier qui va de la méfiance à l'indifférence qui aboutit à une stigmatisation des personnes qui sont en dehors des cercles habituels de sociabilité. Dans certains sous quartiers, les habitants continuent à se vouvoyer après parfois 30 ou 40 années de coexistence. La distance que les habitants s'imposent entre eux est comprise comme une façon de ne pas déranger son voisin et de s'assurer que, par ce biais, le quartier conservera sa tranquillité. Toutefois, l'effet pervers de ce qui pourrait s'apparenter à une civilité aux intentions vertueuses se laisse percevoir à travers sa dimension instituée. Définie de longue date, cette civilité trouve un écho que dans la catégorie de population qui l'a instaurée. Les nouveaux arrivants et la planète des « confiants » ont du mal à comprendre cet esprit et préfèrent s'en détacher plutôt que de l'affronter. Elle occasionne également des quiproquos relationnels qui ont vite fait d'être montés en épingle et de détériorer les équilibres sociétaux.

4 - Le vécu des différences : un point noir du quartier

Les nouveaux arrivants d'origine étrangère ont du mal à s'intégrer au tissu de relations sociales existantes. De nombreux comportements, notamment à l'école, attestent de leur difficulté à se sentir inclus dans la vie de quartier telle qu'elle existe. Par ailleurs, les générations plus jeunes sont perçues comme individualistes et paraissent avoir du mal à nouer des liens avec les générations implantés depuis longtemps sur Bel Air. Les différentes catégories de populations ont l'air de se regarder en « chien de faïence » en attendant de trouver des arguments pour signifier à autrui son incivilité ou son impolitesse.

5 - Les règles et les valeurs du quartier : conserver un droit de regard

L'esprit de collectivité qui règne dans les copropriétés a jeté les bases d'un savoir vivre défini depuis longtemps mais qui régent encore les relations sociales de Bel Air. Les décisions et les aménagements de son domicile sont soumis à l'évaluation des copropriétaires, ce qui a pour effet d'habituer les personnes à avoir un droit de regard sur les comportements d'autrui, si ceux-ci se détournent de l'esprit de la collectivité. Devant cette normativité des comportements, tout acte voire même toute présence dans le quartier est soumise à évaluation, alimentée en cela par la périodicité des actes délictueux par une population extérieure commis sur le périmètre.

Annexes

1- Grille de l'entretien non directif

1. Présentation de l'enquête

- Présentation des objectifs et du thème de l'ENDR (Entretien non directif de recherche)

2. Question introductive

- Si vous aviez à qualifier votre quartier / à d'autres de l'agglomération, comment le qualifieriez-vous ?
 - ➔ Première image du quartier et place du quartier dans l'agglomération grenobloise; tester les attentes vis-à-vis du quartier et le degré de fierté/ au quartier
- Pouvez-vous me dire ce qui vous plaît et vous déplaît dans le quartier ?
 - ➔ Tester usages et/ou représentations du quartier et le degré de satisfaction de l'interviewé

3. Que faites-vous dans le quartier ? (et hors quartier)

- ➔ Usages des différents espaces publics, des équipements collectifs, rapport aux différentes institutions publiques et participation à la vie collective
- a – Les équipements collectifs
 - ➔ Qualité de l'accueil, activités, horaires, amplitude d'ouverture, fréquentation et ambiance pour tous les équipements: liste des équipements sur le quartier à voir pour l'Intervieweur. :
 - scolaires (attention spécifique aux contacts avec le milieu scolaire)
 - sanitaires
 - culturels
 - sportifs
 - sociaux
- b – Les commerces
 - Parlez-moi des commerces que vous fréquentez dans le quartier ?
 - ➔ Liste des commerces et services existant sur le quartier pour l'intervieweur
 - Y'a-t-il des commerces qui manquent d'après vous ? Lesquels ?
- c – Les transports
 - Habituellement quel mode de transport utilisez-vous ?
 - ➔ Tester le rapport à l'auto et les problèmes de stationnement dans le quartier
 - Les transports en commun vous permettent-ils d'aller où vous voulez dans l'agglomération...
 - ➔ Difficulté ou facilité de se déplacer dans l'agglomération
 - Profitez de cette question pour comprendre le rythme de vie de la personne interrogée: structuration du temps, temps disponible sur le quartier et hors du quartier par jour, semaine et week-end, et par an. Si possible comprendre le rapport au temps de l'interviewé, pas assez ou trop de temps disponible, temps très organisé et ritualisé ou au contraire très variable, impression d'être bousculé par le temps ou d'être trop en attente.
- d – Aimez-vous flâner dans le quartier ?
 - Vous arrive-t-il de vous promener dans le quartier...
- e – Rapports aux institutions
 - ➔ Police, mairie, voirie, services techniques et publics,...
- f – Participation à la vie collective
 - ➔ Associations...
 - Connaissez-vous, pratiquez-vous ?

4. Description du quartier

- Pouvez-vous me décrire votre quartier ?
- ➔ Tester quels sont les limites géographiques précises du quartier pour l'interviewé + place du quartier dans l'agglomération.)

5. Pratiques urbaines de la ville, du centre (lequel ?), de l'agglomération...

- ➔ Mobilité quotidienne ou pas, tout dans le quartier tout est là ou tout est en dehors
- Où allez-vous dans l'agglomération ?
- Quelle motivation ?
- ➔ Plaisir ou obligation
- Qu'aimez-vous faire hors du quartier ? Où ?
- ➔ Précisez les limites
- ➔ Rapport avec la ville, les autres quartiers, et le centre ville, lequel ? Tester leurs idées de la ville et les usages à l'extérieur du quartier

6. Composition sociale du quartier

- Pouvez-vous me décrire les habitants du quartier ?
- ➔ « Bien » ou « mal » fréquenté

7. Vie sociale du quartier, occasion de rencontres avec le voisinage ou dans le quartier

- ➔ Animation, fête de quartier, le 21 juin etc.
- a – Le voisinage
 - Avez-vous des amis dans le voisinage ?
 - ➔ Les décrire, et décrire les activités avec eux + famille
- b - Sécurité vécue ou perçue dans le quartier ?
 - Vous sentez-vous à l'aise dans le quartier ?
 - ➔ Tester insécurité
- c - Le logement
 - Parlez-moi de votre logement ?
 - ➔ Tester le degré de satisfaction/à l'habitation, les espaces communs, l'entretien, le bruit etc.
 - Pensez-vous rester encore longtemps ici ?
- d - Pratiques urbaines
 - ➔ Temps passé dans le quartier/hors quartier/ jours, semaine, année, rythme de vie dans l'espace résidentiel
 - ➔ WE/semaine, nocturne et diurne, structuration du temps de vie et disponibilité sur le quartier, perception du temps disponible...; cf. chômeurs, retraités, etc.
- e - Perception de la qualité de l'environnement
 - ➔ Espaces verts, propreté perçue, rapport au tri ménager, pollution

8. Les transformations du quartier, les évolutions perçues dans la vie et l'histoire du quartier

- Depuis que vous habitez ici, quelles sont les transformations des quartiers auxquelles vous avez pu assister ?
- ➔ Perception des transformations positives et/ou négatives :
 - par rapport à la population du quartier (Voisinage, habitants, qui ?)
 - par rapport aux équipements

- par rapport aux commerces
- par rapport aux animations
- D'après vous, comment est perçu votre quartier/aux autres quartiers de l'agglomération ?
- Que disent les gens extérieurs du quartier, de votre quartier ?
- Que disent les habitants sur ce quartier ?
- Y'a-t-il eu des évolutions importantes (+ ou -)
- ➔ Connaissances ou ignorances de l'histoire du quartier
- Comment c'était avant ? Comment c'est maintenant ?

9. Évolution et amélioration du quartier

- Aimeriez-vous déménager et changer de quartier ?
- Qu'aimeriez-vous changer dans le quartier ?
- Si tout était possible, que souhaiteriez-vous ?
- Imaginez votre quartier dans l'avenir (20 ans) Qu'est-ce qui aura changé ?
- Avez-vous voté aux dernières élections ?
- ➔ Oui, non, sans réponse.

10. Questions d'identité

- ➔ Homme, femme
- ➔ Age
- ➔ Situation familiale
- ➔ Statut socioprofessionnel du chef de ménage
- ➔ Statut socioprofessionnel de la personne interrogée (faire raconter l'itinéraire professionnel)
- ➔ Dernier diplôme obtenu
- ➔ Type de formation
- ➔ Logement: Depuis quand habitez-vous ici?
- ➔ Régime juridique d'occupation du logement (propriétaire/locataire; office HLM...; aide au logement, APL)

3 - Liste des personnes interviewées

Entretien 1 :

F-28 ans- Documentaliste- Propriétaire- Rue Victor Hugo- 3 ans sur le quartier.

Entretien 2 :

H- 73 ans- Retraité dessinateur industriel- Propriétaire- 41 ans sur le quartier.

Entretien 3 :

F-42 ans- Professeur des écoles - Propriétaire- Rue Diderot- 6 ans sur le quartier.

Entretien 4 :

H-67ans- Retraité Chimie- Propriétaire- 40 ans sur le quartier.

Entretien 5 :

H-63 ans- Retraité hôpital- Propriétaire- Rue Baudelaire- 31 ans sur le quartier.

Entretien 6 :

H-70 ans -F-71ans - Retraités Université- Propriétaire- Rue Baudelaire- 28 ans sur le quartier.

Entretien 7 :

F-71 ans- Retraitée Commission Européenne- Rue Victor Hugo- Reprise d'appartements de ses parents.

Entretien 8 :

F-35 ans- sans emploi- Allée Rosa Park- Tunisienne- Locataire- 3 ans sur le quartier.

Entretien 9 :

H-58 ans - F-62 ans . Conducteur- Sans emploi- Rue Charles Piot- Propriétaire- 30 ans sur le quartier.

Entretien 10 :

H-40 ans- Employé- Rue Rosa Park - Locataire- 3 ans sur le quartier.

Entretien 11 :

H-37 ans- Educateur Spécialisé- Locataire- Doctorat en Espagnol- 3 ans sur le quartier.

Entretien 12 :

H-65 ans F-62 ans - Géomètre - Infirmière Retraités- Propriétaires- Rue Paul Verlaine - 40 ans sur le quartier.

Entretien 13 :

H-62 ans - Professeur Retraité propriétaire- Rue Victor Hugo. 30 ans sur le quartier.

Entretien 14 :

F-71. Retraité Employé de banque. Propriétaire. Rue Molière. 50 ans sur le quartier. Mari malade Alzheimer.

Entretien 15 :

F- 50 ans. Assistante Maternelle. Propriétaire. Rue Victor Hugo. 23 ans sur le quartier.

Entretien 16 :

F-70- Retraité- Rue Molière- Propriétaire- 40 ans sur le quartier

Entretien 17 :

F- 48ans Commerçante- Propriétaire- Rue Paul Verlaine- 10ans sur le quartier.

Entretien 18 :

H-55 ans -F- 52ans - Fonction publique- Rue Molière- Propriétaire- 15 ans sur le quartier

Entretien 19 :

F : 72 - Retraité- Rue Lamartine- Propriétaire- 42 ans sur le quartier.

Entretien 20 :

H- 50 ans- Ouvrier- Allée Rosa Park - Locataire- 3 ans sur le quartier.

